L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

67me VOLUME. — 18me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 9 (Juin 1905)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 818-50

Tout ce qui concerne l'Administration :
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES
doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, Rue Saint-Merri, 23 — PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

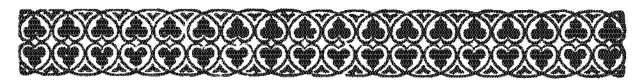
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Maisons hantées

(Suite.)

Voici encore un autre fait curieux et instructif. Je le résume d'après Mrs Crowe, et je l'annoterai à mesure. Il rentre encore dans la première catégorie : hantise provenant d'un ou plusieurs esprits morts violemment en mauvais état physique.

Un monsieur C..., négociant très connu à Londres, avait entendu parler d'une maison de campagne, assez voisine de la Métropole et qui était à louer dans de bonnes conditions. C'était une vieille demeure entourée d'arbres, d'aspect très agréable. Il y installa sa famille, et lui-même les rejoignait une fois ou deux par semaine.

Depuis un temps assez considérable, la famille demeurait dans cette maison, lorsqu'un soir Mrs C..., en entrant dans une chambre appelée la chambre de chêne, vit une femme près d'une fenêtre. C'était en apparence une jeune femme aux longs cheveux noirs pendant sur les épaules, portant un corsage de soie et

une courte robe blanche. Elle regardait par la fenêtre et semblait attendre quelqu'un.

Quelques jours après, une jeune bonne vint, tout effrayée, lui raconter qu'elle avait distinctement vu une très laide vieille femme passant près de la fenêtre. A partir de ce moment la famille fut troublée pendant la nuit par des bruits étranges et très violents. Les recherches les plus minutieuses ne donnèrent aucun résultat. A chaque instant des bruits de pas étaient perçus par tout le monde. Enfin ces manifestations devinrent si fréquentes qu'il fut impossible de se dissimuler leur nature extra-naturelle. Souvent en plein jour les portes s'ouvraient seules, et Mr C... lui-même, malgré une surveillance attentive, ne put reconnaître aucun agent visible. Je ferai remarquer l'objectivité des faits perçus par tous, visions et auditions de bruits. Nous allons voir maintenant la clairvoyance en rêve donner l'explication de la hantise.

Une nuit, la même bonne qui avait vu et entendu les pas, se trouvant par hasard dans la chambre de Mrs C..., s'endormit et, pendant son sommeil, on l'entendit murmurer : éveillez-moi ! comme si elle ressentait une angoisse très grande. Réveillée, elle raconta à sa maîtresse le rêve qu'elle venait d'avoir. Elle se trouvait dans la chambre de chêne ; à une extrémité elle voyait une jeune femme *aux longs cheveux noirs*, et à l'autre une laide vieille. La vieille s'adressant à la jeune lui dit : « Qu'avez-vous fait de l'enfant, Émilie ? — Oh ! je ne l'ai pas tué, répondit la jeune femme. Il a été sauvé, a grandi et a été incorporé dans un régiment partant pour l'Inde. »

S'adressant alors à la servante endormie, la jeune dame continua: « Je n'ai jamais encore parlé à des mortels, mais je vous dirai tout. Mon nom est miss Black. Cette vieille est la nourrice Black. Ce n'est pas son nom, mais nous l'appelons ainsi parce qu'elle a été longtemps dans notre famille. » Ici la vieille interrompit la jeune et, s'approchant de la dormeuse, lui mit la main sur l'épaule, ce qui lui fit ressentir une vive douleur et la réveilla suffisamment pour qu'elle ait eu conscience de rêver et pour qu'elle ait ressenti le désir d'être éveillée complètement.

Renseignement pris, on finit par savoir que, soixante-dix ans avant, la maison avait été habitée par une dame Ravenhall, qui vivait avec une nièce nommée BLACK ! Une histoire tragique s'était certainement passée dans cette maison, et les Esprits y étaient encore attachés, sans doute pour y racheter leurs fautes.

On le voit, cet exemple présente un enseignement occulte remarquable, surtout parce qu'il y a eu vérification physique d'un fait révélé par l'invisible.

G. PHANEG.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

La Maffia

Les patriotes de 1859, cependant, comprirent qu'il fallait faire participer le peuple entier au mouvement préparé ; aidés par la Maffia, qui obtint de la peur ce que, souvent, ils n'auraient pu obtenir par leurs belles promesses, ils arrivèrent facilement à leur but dans ce milieu crédule, en faisant miroiter, aux yeux des masses, la division des terres, la richesse pour tous, en un mot, un véritable âge d'or. Mais la désillusion ne fut pas longue à venir et, bientôt, le peuple s'aperçut qu'il avait été berné : accablé d'impôts nouveaux, obligé de faire le service militaire dont il avait été dispensé jusque-là, il fut aussi malheureux qu'auparavant, sinon davantage. Beaucoup, parmi les jeunes gens appelés à faire leur service, poussés même en cela, par leurs parents, préférèrent faire les « bandits » qu'endosser l'uniforme. Quant à ceux qui servirent, la plupart, au retour, quoique, par le contact ayant beaucoup perdu de leur sauvagerie, ne voulut rien savoir du travail aux champs et la Maffia eut de nouvelles recrues.

La vente des biens monastiques, enfin, augmenta

le mal, car les grands domaines et les terres incultes s'accrurent des 23.000 hectares qui les composaient et le peuple ne trouvant plus, chez les nouveaux propriétaires, généralement affiliés à la Maffia, l'assiette de soupe qu'il trouvait au monastère, fournit de nouveaux membres à cette vaste association. Il faut bien vivre !...

Mais le mal fut porté à son comble lorsque Garibaldi licencia les légions policières. La Maffia, dont les membres faisaient le plus bel ornement de cette police bizarre, habituée à être crainte et craignant que le nouvel ordre de choses ne portât atteinte à sa puissance, attisa le feu du mécontentement aidée, en cela, par un clergé sans mœurs et d'une ignorance crasse qui, par haine du Gouvernement, usait de sa grande influence sur ces masses crédules et superstitieuses. Plus que jamais, les communes furent divisées en deux ou trois partis dont les chefs, dépendant eux-mêmes d'un homme d'une situation plus élevée, eurent leurs partisans et leur clientèle, cherchant à accaparer, chacun pour son compte, la direction des affaires pour répandre les faveurs sur ses protégés et, aussi, pour se rembourser des frais occasionnés par les services rendus à leur entourage lorsqu'ils ambitionnaient la place enfin conquise. Aussitôt arrivé, le « patron » renvoie tous les protégés de son prédécesseur pour installer ses favoris qui, à leur tour, distribuent des faveurs qui leur assurent, à eux aussi, une clientèle. Telle est la chaîne qui relie les uns aux autres les membres de la Maffia, ou, plus exactement, de ceux qui voulant assurer leur pré-

potence, usent de tous les moyens en leur pouvoir, dans un pays où le coup de couteau ou de fusil résout toutes les difficultés, et où la misère extrême pousse les gens à considérer le banditisme, sous tous ses aspects, comme un métier généralement lucratif.

A ces facteurs d'ordre historique, économique, politique et administratif, il faut, enfin, joindre ceux d'ordre physique et anthropologique pour expliquer comment la Maffia peut encore exister de nos jours malgré le progrès et les efforts du Gouvernement.

A part la classe la plus misérable de la Sicile, le Sicilien est d'un orgueil et d'un égoïsme excessifs, il adore son île dont il n'est jamais sorti, exception faite pour certaine classe des villes et pour ceux qui ont été obligés de faire leur service militaire, et on n'arrivera jamais à persuader à un habitant de la plus pauvre des communes que son pays n'est pas le plus beau qu'il y ait.

Sans instruction, sans école dans les villages, la moralité du peuple, à part celui des villes, ne s'est pas améliorée, ou si peu, aussi le vice est-il général dans les campagnes. Adultère, viol des petites filles pour, dit-on, combattre la syphilis, inceste, vente au plus offrant, d'une vierge comme d'un objet ou d'un animal quelconque, sont choses communes et qui se pratiquent sans vergogne ; le concubinage est considéré comme naturel et les prêtres, eux-mêmes, prêchent d'exemple, ne se cachant point d'avoir une maîtresse.

D'une foi superficielle et d'une superstition insensée, le peuple n'a aucune moralité, se laisse aller

à son égoïsme brutal, aux vengeances impulsives et instantanées, à la haine cruelle. Chez lui, la parole donnée ne compte pas et le faux témoignage est commun, aussi est-il bien souvent fort difficile à la justice de prouver et de punir un crime. Ajoutons à cela un climat brûlant qui porte à l'exagération de tout sentiment (ne voit-on pas des mères baiser leurs enfants jusqu'à leur donner des convulsions ou les mordre jusqu'au sang pour les corriger, de même qu'on voit des assassins lécher le sang qui vient de jaillir des veines de leurs victimes sur leurs mains) et on s'expliquera cette facilité au meurtre soit par vengeance, soit par esprit de parti.

La Maffia, selon la définition de Monfadini, n'est point une société secrète, mais bien une association dont les membres ne tendent qu'à exercer la « Prépotence » qu'ils exercent dans le but de faire le mal. C'est la solidarité instinctive, brutale, intéressée qui unit, au détriment de l'État, des lois et de l'organisme social, ces gens qui ne veulent point devoir leur existence au travail mais à la violence, à la fourberie, à l'intimidation.

Franchetti la définit ainsi : Union de personnes de toutes classes, de toutes professions qui, sans avoir aucun lien apparent, continuel et régulier, se trouvent toujours d'accord pour soutenir leurs intérêts réciproques, abstraction faite de toute loi, de toute justice et d'ordre public.

On peut ajouter que la Maffia n'a pas de règles ni de hiérarchie fixes mais que, malgré cela, elle s'insinue partout, qu'elle est subie même par les hon-

nêtes gens qui la considèrent comme puissante et invincible à cause de la violence traditionnelle de ses membres et des vengeances qu'ils exercent, qu'elle se manifeste sous des formes différentes depuis le littoral de l'île jusque dans la montagne et que, enfin, son but, outre de faire des gains illicites, est de s'imposer aux faibles, de s'unir pour résister au plus fort et se mettre en dehors des lois en s'opposant aux actes du Gouvernement non pas ouvertement, mais par la force d'inertie, la ruse et les subterfuges.

La Maffia a beaucoup de ressemblance avec la Camorra, ou d'autres associations criminelles, quoique sa constitution en diffère sensiblement et qu'elle n'ait ni chefs ni sous-chefs fixes et constants.

En beaucoup de lieux, cependant, elle est organisée en société ayant ses diverses branches : chaque société prend le nom de « Cusca » (feuille) et l'ensemble de ces différentes sociétés se nomme « Cucciula » (artichaut).

Il n'est pas rare de voir, dans le même pays, deux groupes de Maffiasi ennemis qui, cependant, se trouvent toujours d'accord pour garder le silence sur leurs entreprises criminelles réciproques.

C'est à tort qu'on a voulu établir une différence entre la Haute et la Basse Maffia, la Maffia en gants jaunes et la Maffia en casquette (pour me servir d'une expression courante) ; cette distinction n'a qu'une valeur relative, car elle n'établirait que la différence existant entre patron et client. La haute Maffia, ou plus exactement, les membres riches ou influents de cette association, a toujours été épargnée par tous les

gouvernements, bien qu'il ait fait « ammonire » (mettre en surveillance) quelques barons siciliens, mais cela, pour eux, ne tirait pas à conséquence, tandis que le « commun » est impitoyablement poursuivi. Le riche est affilié à la Maffia, et en emploie les membres, tant par peur de vengeance qui se traduirait par quelque coup de fusil ou de couteau, ou une mortalité générale sur ses animaux, que parce qu'il y est poussé soit par des haines antérieures de famille, soit parce que s'il voulait rester en dehors il se trouverait isolé, soit enfin parce qu'il se sent mieux protégé par l'association que par la police quoique, depuis 1897, le Gouvernement lui ait porté de rudes coups par l'énergie avec laquelle il a poursuivi le brigandage.

Le paysan en fait aussi partie parce que si, honnête, il veut se maintenir à l'écart, il est honni et vilipendé, tandis que s'il commet un ou deux délits, il acquiert de l'importance et devient « uomo d'ottore » ; Gabellotto (fermier) lui marque de l'estime, un peu par crainte, un peu aussi pour pouvoir s'en servir et le délit qu'il a commis, soit par vengeance, soit par nécessité, devient pour lui un titre de gloire.

La classe ouvrière elle-même, quoique plus saine, apporte un contingent à la Maffia, entraînée qu'elle est par la lutte des partis locaux et il n'est pas rare de voir inscrit, dans les statuts d'une société ouvrière, un article ainsi conçu : « Il sera pourvu, aux frais de l'Association, au paiement de l'avocat chargé de défendre un membre de la société qui aura commis un délit, ainsi qu'à l'entretien de sa famille. »

Quoique la Maffia n'ait ni statuts, ni organisation uniques, ceux qui y sont affiliés se reconnaisent parfaitement entre eux au moyen de signes dont nous parlerons plus loin. A l'époque de la moisson, les montagnards descendent vers le littoral ; un peu plus tard, ce sont les habitants du littoral qui vont travailler dans la montagne : alors les idées s'échangent et le cercle des connaissances s'agrandit. Mais ce sont surtout les foires qui réunirent les Maffiasi en plus grand nombre : on voit là des gens habitant les contrées les plus opposées, s'aborder comme de vieilles connaissances, des pauvres s'entretenir familièrement avec des riches, etc. C'est là que les escroqueries se commettent en grand, là que se combinent et se préparent les expéditions, en un mot ces foires sont de vrais congrès « inter-provinciaux » de la Maffia, surtout agricole.

Autrefois, les Maffiasi, comme les Camorristes napolitains, étaient reconnaissables à leur costume : habit de velours et bonnet à gland de soie. Il n'en est plus de même aujourd'hui : ils s'efforcent, au contraire, de ne pas attirer l'attention, sont modestement vêtus, souffrent facilement, en public, les injures, voire même les coups, mais leur insulteur peut être certain de recevoir, le soir, un coup de feu ou de couteau. La même dissimulation, la même humilité apparente se rencontrent chez les membres de la « Haute Maffia », le noble, le riche qui en font partie. De là, probablement, le nom d'« Omertà » sous lequel on désigne aussi la Maffia, mot qui, par corruption, dériverait d'Umiltà, Umertà, Omertà.

Les Maffiasi ont aussi un genre de parler spécial lorsqu'ils ne veulent pas être compris de ceux qui pourraient les entendre, mais pas un agent de police n'est capable de les comprendre, à peine si, par ci, par là, ils peuvent saisir la signification de quelques mots ; quant à leur mimique, leur écriture conventionnelle, aucun agent n'y comprend rien.

On donne à la langue conventionnelle dont ils usent le nom de « Baccghià » ; elle n'est pas, comme l'argot employé par nos escarpes et nos voleurs, composée de mots fort expressifs et originaux malgré leur vulgarité; elle consiste, souvent, en une interversion des membres de la phrase, ou bien en une, ou plusieurs lettres intercalées au milieu, ou placées à la suite des mots. Le plus difficile parmi les différents modes de parler, est celui où on fait suivre chaque voyelle d'une ou deux syllabes, par exemple :

A se prononcera aven.
E. — — ender.
J. — — inis.
O. — — omber.
U. — — ufurt.

Ainsi, pour dire : « Giungano gli sbirri (voilà les sbires, les gendarmes) » on dira : « Venderngamber glinir sbinirurinis... » Comment un juge ou un policier parviendrait-il à comprendre un mot de cette langue toute conventionnelle, qui change avec les groupes, langue que les Maffiasi parlent avec une volubilité excessive ? Mais cet argot est celui dont se sert la Basse Maffia, tandis que la fine fleur de cette honnête association emploie des expressions qui ne manquent

pas de couleur. Ces derniers appelleront « Crucifirrù » un poignard, peignant l'effet par la cause ; « Danno » (dommage) un couteau ; ils diront « Crisimare » (donner le Saint-Chrême, confirmer) pour casser la tête ; la femme s'appellera simplement, « carne (viande) ou « miniera » (mine), etc., etc.

Les Maffiasi ont aussi des préceptes dont voici quelques-uns :

Tue celui qui t'enlève le moyen de vivre.

Dis du bien des galants hommes (fonctionnaires compris), mais tiens-toi éloigné d'eux.

On ne doit prêter ni sa femme ni son fusil.

Si je meurs on m'enterrera ; si je vis, je te tuerai.

Mieux vaut un ami influent que cent onces en poche (l'once vaut, environ, 12 fr. 50).

Le gibet est pour le pauvre, la justice pour le sot.

Qui a de l'argent et des amis se moque de la justice.

Quand il y a un mort, il faut aider le vivant.

On peut témoigner en justice tant qu'on ne fait pas de mal au prochain.

C'est par la prison, la maladie et le malheur qu'on éprouve le cœur des amis.

Etc., etc...

Les criminels, les délinquants de toutes sortes et leurs amis suivent rigoureusement ces préceptes auxquels ils doivent leur puissance et leur influence. Les Maffiasi n'accusent jamais, non plus, ceux qui leur font du mal, ils feignent, au contraire, de les défendre, attendant le moment propice pour se venger eux mêmes.

Depuis 1877 cependant, les choses ont beaucoup changé et les statistiques tenderaient à démontrer que la gravité et la fréquence des crimes et des délits serait de peu supérieure à celles des autres parties de l'Italie mais le mal existe toujours ; le grand propriétaire, le fermier, dont toute la fortune consiste en récoltes, sachant que s'ils ne protégeaient pas, n'aidaient pas, au moins par leur silence, les malfaiteurs, leurs récoltes seraient détruites et leurs animaux décimés, aident et protègent les Maffiasi, font, bon gré mal gré, partie de la Maffia qui, ainsi, se maintient et se maintiendra longtemps encore, c'est à craindre.

Les manifestations de la Maffia peuvent être divisées en trois catégories: Manutengolismo, Abigeato, Brigandage, c'est-à-dire, ceux qui fournissent des provisions de toutes sortes les membres de l'association les protègent et les cachent (manutengolismo), le vol de bestiaux (abigeato), enfin le brigandage.

Les premiers se trouvent partout ; on rencontre les brigands et les voleurs de bestiaux dans la montagne ; sur le littoral, c'est le vol qui domine ; le développement intellectuel y est supérieur à celui qu'on trouve dans la montagne, les liens, entre petits et grands malfaiteurs, y sont plus forts, aussi les associations y sont-elles mieux organisées que dans la montagne.

Quoiqu'il ait beaucoup diminué depuis 1872, le brigandage existe encore dans la montagne où il a des racines profondes (1). Le brigand sicilien ne com-

(1) On a jugé, à Palerme, en novembre 97, des brigands

prend rien à la politique et fait peu de cas des évolutions sociales; pour lui, tout se résume en ceci : Avoir la liberté et l'impunité. Il se recrute dans la classe agricole dont il réfléchit le caractère brutal, superstitieux, défiant et vil. L'un des derniers et plus fameux chefs de bande fut un certain Antonio Leone qui, après avoir volé son oncle pour le compte duquel il allait, de Vintimille à Palerme, vendre des tissus, prit la montagne, fit connaissance d'autres chefs de bande tels que le Salvo et le Cicerone et manœuvra souvent de concert avec eux. Ami du fameux di Pasquale, autre brigand redouté, il devint bientôt son ennemi, leurs deux bandes étant toujours en lutte de représailles, et il finit par le tuer. Di Pasquale disparu, Leone n'eut plus de retenue et il terrorisa les campagnes et les villages de l'arrondissement de Termini. Il a laissé une légende en Sicile, légende bien parfaite, car si on rencontra chez lui tous les vices, on ne lui connut aucune qualité.

Le grand auxiliaire du brigandage est le Malandrinage (qui rentre dans la catégorie du Manutengolismo). Le malandrin vit, en apparence, honnêtement, jouit de tous ses droits civils et politiques, mais n'est, en réalité, que l'organisateur et le directeur des entreprises du brigand; il le protège, l'aide matériellement et moralement, et en écoule le butin. Vient-il à être découvert, il se fait brigand à son tour. Le malandrinage est, en somme, le plus dangereux et le plus puis-

---

qui avaient enlevé un prêtre en 96. Ce prêtre a pu s'échapper en tuant le seul homme auquel on avait confié sa garde.

sant facteur du brigandage, d'autant plus dangereux qu'il se cache sous des dehors honnêtes. On cite des gens forts riches aujourd'hui qui, de pauvres paysans qu'ils étaient, ont amassé, ainsi, une grosse fortune en peu de temps.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que les malandrins se recrutent seulement dans la classe des paysans, on rencontre aussi, parmi eux, le gabellotto ou fermier aisé, qui se sert de la bande qu'il protège tant pour avoir la supériorité, dans sa contrée, que pour pouvoir vaquer sans crainte à ses affaires, dans la campagne, ou servir ses vengeances particulières.

Que le malandrin soit un riche gabellotto, qu'il soit d'une classe moyenne, ou bien inférieure, il est toujours à peu près sûr de l'impunité, car ce n'est pas lui qui agit, il fait agir, puis, il est protégé par le noble, le grand propriétaire qui tient à ne pas s'en faire un ennemi, sachant trop bien ce que cela lui coûterait et fait, lui aussi, partie, volontairement ou non, de la Maffia parce qu'il ne peut se dispenser d'avoir recours à ses membres tant pour sa sécurité personnelle que pour la sauvegarde de ses récoltes et de ses troupeaux.

Un autre auxiliaire très utile du brigandage, c'est le bas manutengolismo. Gardeurs de chèvres, bergers, paysans, travailleurs des champs, se font un devoir, soit par nécessité, soit à cause des avantages qu'ils en retirent, d'informer les brigands de tous les mouvements de la police. Dans un pays dénudé, l'uniforme se voit de loin ; une patrouille se dirige-t-elle vers un repaire de brigands, un coup de sifflet, un feu de bivouac, un coup de fusil, signes conventionnels,

avertissent, au loin, ceux-ci, de ce qui arrive. Ce sont ces malheureux qui, moyennant quelques petits cadeaux, cachent les brigands, font passer de mains en mains et recèlent armes et travestissements destinés à une entreprise

La bande de brigands, elle, est organisée, c'est l'état-major, le noyau de la classe des délinquants. Elle a une constitution fixe, une hiérarchie, une discipline rigide et inflexible dans l'intérêt collectif. Le simple soldat de la bande peut commettre de petits vols pour son compte à la condition, toutefois, qu'il ne les cache pas à ses chefs et lui demande le « nulla ostà » (sans aucun obstacle), pour le cas où son action pourrait porter tort à quelqu'ami, ou exposer la bande à un danger. S'il trompe les chefs, ce qui arrive quelquefois, et s'il est découvert, il est arrêté, les plus anciens se réunissent, le jugent et le condamnent à mort; la sentence est exécutée sur-le-champ.

Lorsqu'il s'agit d'une entreprise importante et demandant un nombreux personnel, le chef de bande adjoint, à ses hommes, des malandrins, des amis qu'il a dans le pays, quelquefois, même, une autre bande qui agira de concert. Le coup fait, chacun rentre chez soi, ou se fait héberger par un affilié fidèle ou bien enfin va habiter chez sa maîtresse, car chaque brigand, quoique marié, a une ou plusieurs maîtresses qui sont encore pour eux, les meilleures indicatrices des coups à faire. Pendant l'hiver, on se réunit de temps en temps autour d'une table abondamment servie et on dresse des plans pour l'avenir. Le chef de bande jouit d'une autorité incontestable sur tous

ceux qui la composent, bien qu'il lui ait suffi, seulement, pour être « commandant » d'être le plus brutal et le plus féroce, quelquefois d'être, simplement, le seul à savoir lire et écrire, d'autres fois, enfin, c'est un héritage transmis par un vieux chef de bande tué ou arrêté. Au moyen de quelques petites générosités, de belles promesses d'impunité et quelques sévères exemples, le chef de bande se crée une véritable armée de malandrins qui lui sont tout dévoués et auxquels sont confiés, sous un vigoureux contrôle, le service de la poste, des informations et de la contre-police. Il a, en outre, un ou deux protecteurs haut placés, sur les propriétés desquels il trouve aide, secours et asile pour ses partisans.

Ces protecteurs, grands propriétaires, barons ou fermiers sont, alors, certains de ne pas voir leurs propriétés pillées et de pouvoir vaquer à leurs affaires en toute tranquillité. Malheur à qui le vole, à qui est son ennemi... un simple désir exprimé, et le rival ou ennemi disparaît.

Lorsqu'une bande est, ainsi, officiellement constituée, tout, dans le pays, est à sa disposition. Connus de tous, ceux qui la composent sont bien reçus partout et il n'est pas un habitant qui se mettrait en lutte avec eux, sachant trop ce que cela coûterait... souvent la vie. Malgré la terreur qu'ils inspirent et sous laquelle plient tous les habitants d'une contrée, la plus grande crainte du chef de bande c'est la police, car il sait que soldats ou gendarmes ne l'épargneront pas ; aussi la majeure partie de ses défenses est-elle organisée par la contre-police qu'il

organise. Une grande partie du gain des brigands vient donc de ce que, dominant toute la contrée qu'ils habitent, ils y trouvent asile et nourriture, imposant quelquefois, aux habitants, une véritable contribution qu'ils se garderaient bien de ne pas payer ponctuellement.

Ils pratiquent volontiers l'attaque à main armée, et c'est avec une obéissance remarquable que cinq ou six personnes se jettent, au commandement, la face contre terre pour être fouillées plus à l'aise. Souvent, c'est une voiture de poste qu'ils arrêtent quoiqu'elle soit escortée de deux militaires, certains qu'ils diront que les voyageurs, bien qu'armés jusqu'aux dents, se laissèrent facilement dépouiller, les soldats ne pouvant, tenus en respect, leur porter secours ; quelquefois leur attaque n'est qu'une feinte, pour attirer la police d'un côté tandis que, de l'autre, ils commettent soit un rapt de personne, soit quelque vol important. Mais la meilleure et véritable ressource des brigands est celle qu'ils retirent de la rançon qu'ils extorquent, au moyen de lettres de menaces, d'enlèvement ou de séquestration de personnes, soit frais pour l'exécution de cette menace, les personnes menacées sachant bien que mieux vaut s'exécuter. Il ne faudrait pas croire que les lettres par lesquelles ces messieurs les brigands cherchent à extorquer de l'argent à ceux auxquels ils s'adressent soient pleines de menaces ou de violences, elles sont, au contraire, empreintes du plus grand respect et d'obséquiosité, prodiguant à ceux auxquels ils s'adressent titres et qualités; ils se plaignent de la dureté des temps,

font appel à la générosité bien connue de celui qu'ils visent et terminent en disant de faire trouver la somme demandée, tel jour à tel endroit.

Si cette lettre reste sans effet, une deuxième lui succède ; celle-ci fait ressortir que le chef se trouve compromis, vis-à-vis des compagnons, par ce silence, que, si l'argent ne vient pas, il ne sera pas assez puissant pour les empêcher d'agir à leur guise, et termine en donnant un nouveau rendez-vous pour la remise de la somme demandée. Le destinaire hésite-t-il à cette seconde lettre, ou s'adresse-t-il à la police, fait-il des démarches quelconques auprès des autorités pour se soustraire au tribut réclamé ? Il reçoit une troisième missive, terriblement laconique, celle-ci : *Siete morta* (vous êtes mort !) et l'exécution suit, de près, la menace, quelque précaution que prenne le malheureux auquel elle s'adresse. Pour détourner les soupçons, la bande s'éloigne pour quelque temps pendant que la police fait d'inutiles recherches, puis un beau jour, un coup de fusil bien ajusté vient relever le prestige des brigands et prouver à ceux que cela peut intéresser qu'on ne leur résiste pas en vain.

(*A suivre.*) LE COURS.



La Sorcellerie à Madagascar

L'envoûtement. — Au moment où je me livrais à une enquête personnelle sur cette question passionnante et terriblement embrouillée de l'envoûtement, un crime qui a profondément impressionné la population blanche de Madagascar semble vouloir confirmer ce que j'ai écrit précédemment.

Dans un village reculé du pays des Bétanimènes — contrée où les sorciers règnent encore en maîtres tout-puissants — le cultivateur Sokynitsiahy vivait, entouré d'une nombreuse famille, du produit de ses rizières, lesquelles rizières étaient convoitées par son voisin, le sorcier Rainilaivasy qui cherchait querelle à tout propos à leur légitime possesseur.

Or, l'année dernière, Sokyni vit mourir coup sur coup et d'une façon aussi rapide que mystérieuse son fils aîné, son frère, son second fils et sa fille. Ces décès inexpliqués troublèrent profondément le malheureux indigène qui accusa Rainilaivasy d'avoir envoûté tous les membres de sa famille.

On consulta les anciens du village qui conseillèrent à Sokyni de s'adresser au devin Laïdony dont la

réputation comme mage de lumière égalait celle de Rainilaivasy comme sorcier noir.

Laïdony fut donc appelé et, après diverses opérations magiques, il confirma sentencieusement les accusations de Sokyni : oui, c'était bien le sorcier noir qui avait envoûté les enfants du malheureux cultivateur. Et, pour convaincre tout à fait ce dernier, le devin ajouta : « Ta fille a été empoisonnée par un épi de maïs dans lequel le sorcier a fait passer son ombre ! »

Sokyni rentra dans sa paillotte désolé. Pour lui, plus de doute possible : Rainilaivasy était en train d'exterminer tous ses proches pour s'emparer des rizières tant convoitées. Dès lors l'idée de la vengeance s'implanta dans son cerveau ; non pas de notre vengeance à nous, civilisés — ou prétendus tels — mais de la vengeance à la façon des sauvages : Rainilaivasy a tué ses enfants, ce n'est pas Rainilaivasy qu'il tuera, mais sa fille, la petite Sonakély. Œil pour œil, dent pour dent !

Tranquillement, il appelle le seul fils qui lui reste, Voakataka, âgé de dix-huit ans, et lui fait part de ses projets.

Voakataka s'arme d'un solide gourdin et tous deux se dirigent vers la paillotte du sorcier noir qu'ils savent absent. Sonakély est seule et sommeille, ne se doutant de rien. Sokyni la réveille, la prend par la main, sans que la fillette, confiante, songe à se défendre, l'emmène au milieu d'une clairière, la fait asseoir, et, pendant qu'elle se baisse, Voakataka lui brise le crâne d'un seul coup de casse-tête.

Et tous deux reviennent chez eux avec la conscience du devoir accompli !

L'administrateur de la province n'en ayant pas jugé ainsi fait arrêter les deux meurtriers et les condamne à mort, en vertu de son pouvoir discrétionnaire sur les indigènes.

Mais le Parquet général, selon son habitude en pareil cas, porte l'affaire en appel devant la Cour criminelle de Tananarive, composée de juges de profession.

Et ce fut une audience retentissante. Sokyni avec un accent de sincérité émue redit son désespoir de voir mourir mystérieusement ses enfants, ses soupçons sur le mauvais sorcier confirmés par le devin, les suggestions des ombres de ses ancêtres et les traditions tant de fois séculaires de son pays, qui lui présentent la vengeance comme un devoir sacré à remplir, non sur la personne de Rainilaivasy, mais sur celle de son enfant, la peine du talion.

« C'est notre loi à nous, termine gravement l'accusé, la loi de nos ancêtres bétanimènes. Maintenant, si votre loi à vous me condamne, condamnez-moi puisque votre loi est la plus forte. Je n'en aurai pas moins vengé mes enfants. »

Cette apostrophe du sauvage impressionne profondément le public européen, mais le tribunal ne s'émeut pas. Malgré l'habile défense de leur avocat qui les représente comme victimes de croyances et de préjugés indestructibles, Sokyni est condamné à vingt ans et Voakataka à dix ans de travaux forcés.

« Et maintenant que la Justice a parlé — dit un

journal de Madagascar — la société va-t-elle envoyer ces deux hommes pourrir dans les marécages de Cayenne? S'ils avaient à choisir entre la peine d'hier et celle d'aujourd'hui, Sokyni et son fils préféreraient probablement être sagayés près de leur village natal afin d'être ensevelis et de dormir leur dernier sommeil sous la terre rouge, à l'ombre des grands arbres de leurs forêts.

« Car ce n'est pas au bagne des civilisés, avec lesquels ils seront confondus sans jamais comprendre pourquoi, que des êtres comme ceux-là devraient être envoyés. »

Cette conclusion est la mienne. Avant d'appliquer nos lois à des peuples dont la mentalité est toute différente de la nôtre, il faudrait changer la mentalité de ces peuples. Mais, pour cela, il faut des siècles ; et, à notre époque, la civilisation — comme le reste — se fait à toute vapeur.

A part cet événement dramatique — qui peut-être ne prouve rien (1) — mon enquête n'a pas abouti. J'ai été mis en relations avec pas mal de sorciers dont les uns m'ont paru de simples charlatans, exploiteurs de la crédulité publique et vendeurs de remèdes inoffensifs, et les autres de vulgaires empoisonneurs destinés à tomber un jour ou l'autre entre les mains de la Justice française.

Enfin, j'ai cru rencontrer le mage tant cherché dans la personne d'un vieillard presque centenaire qui jouit

(1) Aucune autopsie n'ayant été faite on ne saura jamais si les enfants de Sokyni sont morts envoûtés ou empoisonnés.

d'une grande réputation et qui se défend avec énergie de pratiquer les œuvres ténébreuses de la sorcellerie.

Il n'a pas nié la possibilité de l'envoûtement, mais il a prétendu en ignorer les procédés ; et comme, sur cette réponse, je mettais sa science en doute, pour me prouver qu'il n'était pas aussi charlatan que je le supposais, il m'a raconté des événements de ma vie passée que je suis le seul à connaître (lecture de pensée ou subconscience ?) et m'a prédit quelques événements à venir dont l'un au moins s'est déjà accompli.

Malheureusement, il faut appeler ce noir : « Masina » (saint), ce qui est un peu vexant pour un blanc, perdre avec lui des heures et des heures pour obtenir un renseignement qu'il pourrait donner en cinq minutes, et, finalement, n'apprendre rien de nouveau.

Il vaut mieux y renoncer. Pour parvenir à déchiffrer le fond de l'âme malgache, il faudrait vivre dix ans de la vie des indigènes, pénétrer peu à peu dans leur intimité, dans leurs idées, dans leurs croyances. On se préoccupe bien de cela dans les colonies ! Et parmi ceux qui s'en préoccuperaient volontiers, bien peu en ont le temps.

Somme toute, je suis convaincu que l'envoûtement se pratique couramment à Madagascar par le grand nombre de morts subites et inexpliquées qu'on y constate tous les jours. Mais c'est là une opinion toute personnelle que je me garderais bien de vouloir imposer, car, scientifiquement, il serait trop difficile de contrôler ce que j'avance : l'hypnotisme,

la suggestion, et une connaissance approfondie des plantes vénéneuses de leur pays permettant aux sorciers de compléter l'envoûtement par l'empoisonnement lent ou rapide

2° *Les philtres d'amour*. — Ils existent, certes, mais j'en ignore totalement la composition (et tous les Européens de Madagascar, j'en suis persuadé, ne sont plus avancés que moi sur ce sujet).

Là encore, je n'ai pas de preuves absolues, mais j'en ai de palpables, ce qui vaut mieux à mon avis.

Comment, sans les philtres d'amour, expliquer que le capitaine X... ait quitté sa femme et ses enfants pour s'acoquiner d'une Malgache aussi vieille qu'horrible? Que l'administrateur Z... ait renvoyé en France sa jolie jeune femme pour vivre avec une Malgache qui n'a rien de bien attrayant ? Que messieurs Un tel et Un tel aient tout à coup rompu des mariages avantageux avec des compatriotes pour garder leur « guenon » noire ? « Effet du soleil des tropiques », dira-t-on, où « le cœur a des raisons, etc... ». Je dirai moi, simplement : effet d'un philtre d'amour.

Plusieurs indigènes m'ont, d'ailleurs, avoué l'existence et l'emploi constant de ces drogues — surtout par les femmes malgaches vivant avec des Européens — mais je n'ai pu en connaître la recette. Tout ce que je sais, c'est que le sang menstruel entre pour une bonne part dans la composition des « ody-fitia » en même temps que le « trina », aphrodisiaque végétal.

3° *Les rapports entre vivants et morts*. — L'évocation des morts n'est guère pratiquée que par les sor-

ciers. Quant au commun du peuple, il professe à l'égard des « Matoatoa » une trop respectueuse terreur pour les déranger à tout propos. Cependant, j'ai été témoin d'une scène de Sabbat qui m'a profondément impressionné.

Au temps où j'habitais Moramanga, dans le pays bézanozano — contrée très arriérée — je fus réveillé une nuit par des gémissements lugubres ressemblant à s'y méprendre aux lamentations des chiens qui hurlent à la mort. J'occupais, alors, une maison un peu isolée, sur la route de Tananarive, presque en face du cimetière — d'où partaient les cris — qui se trouvait à une cinquantaine de mètres en retrait de la route.

Je me levai, et, accompagné de mon domestique indigène, je me dirigeai vers le cimetière où je ne fus pas peu surpris de voir une dizaine de bézanozanos des deux sexes dansant sur la tombe toute fraîche d'un sous-officier français enterré la veille.

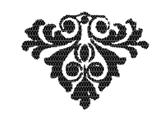
Complètement nus, avec leurs sautillements lents et saccadés et leurs plaintes sinistres, sous un clair de lune extraordinairement brillant qui donnait à toutes les choses un aspect fantastique, les danseurs avaient l'air de véritables damnés échappés d'on ne sait quel enfer exotique et la scène avait un tel caractère d'étrangeté, d'irréalité, semblait tellement hors des temps, que, dussé-je vivre cent ans, je ne l'oublierai jamais...

Pendant mon séjour à Tananarive, j'ai assisté à des expériences moins macabres dont la plupart ont été couronnées de succès. Je me souviens, entre autres choses, d'une dictée automatique obtenue, au moyen

de quelques passes descendantes, avec un jeune Malgache de dix-sept ans ignorant jusqu'au nom du spiritisme. L'entité intelligente qui faisait mouvoir son bras était, paraît-il, son père. A l'appui de cette assertion, l'entité apprit à son fils qu'elle était morte à Andévorante, ce qui surprit beaucoup le jeune homme qui croyait son père décédé à Tamatave (avant la conquête française, il n'y avait pas d'état civil à Madagascar). On vérifia, et, après de longues recherches, les affirmations du personnage d'outre-tombe furent reconnues vraies.

Les communications obtenues par la suite sont d'un caractère trop intime pour pouvoir être relatées ici et n'intéressent d'ailleurs que le médium.

MAURICE BRANSIET.



LES "DOMINATIONS"

et leurs Symboles

Ce que représente la pensée. — Les chérubins d'Ezéchiel.

De tout temps les fleurs ont charmé l'humanité. Leurs formes gracieuses, leurs couleurs variées, leurs dessins mystérieux, parfois même les parfums qu'elles épanchent, frappent nos sens et captivent notre esprit. Les sculpteurs, les peintres, les orfèvres leur doivent d'heureuses inspirations, les poètes les chantent, les femmes les aiment; il n'est point dans les arts d'ornements plus recherchés, plus décoratifs, plus fertiles en fantaisies. Les fleurs sont les joyaux des campagnes, ce sont aussi des astres en miniature, images réduites des phares de l'immensité; car les fleurs nous apparaissent, tantôt comme des brandes enflammées dans des buissons ardents, tantôt comme des étoiles d'or sur le ciel glauque des prairies, tantôt comme des organes compliqués, symboles étranges de l'hymen éternel des êtres (1).

(1) Les fleurs ont ordinairement l'apparence d'une petite

Certaines plantes portent aussi des signes astronomiques ou géométriques, des lunules, des ornements, des blasons inconnus.

Les lunules, par exemple, se voient sur beaucoup de plantes et d'insectes. Ce sont des croissants, parfois d'un dessin très correct, d'autres fois un peu confus, surtout lorsqu'ils se trouvent alignés en séries comme au bord des ailes de certains papillons. On dirait alors d'une dentelure; mais ce sont bien des lunules et selon toute probabilité elles rappellent des mois lunaires, peut-être quelques dates mémorables d'un passé inconnu à l'homme.

Les images d'occultations des planètes sont fréquentes aussi dans les deux règnes; des observateurs superficiels les prennent pour des yeux grossièrement figurés. Mais les occultations sont presque toujours accompagnées de lunules qui semblent les expliquer. D'autres hiéroglyphes, généralement intraduisibles, se reconnaissent à leurs dispositions décoratives que rien ne nécessite, ni les besoins de l'être, ni sa sécurité, que ces signes compromettent plutôt en attirant sur lui l'attention de ses ennemis (1).

étoile à 4, à 5, à 6 pétales et au-dessus; mais d'autres fleurs, comme la tulipe, par exemple, ressemblent à des torches ou à des jets de gaz enflammés, tels qu'on en observe à la surface du soleil. Enfin, chez d'autres plantes, ces *flammes* se tordent, se contournent, et les pétales prennent des formes qui rappellent les organes génitaux de l'anatomie animale telles les labiées, les papillonacées, etc.

(1) Telle la rosace qui figure sur l'araignée commune de nos jardins; ce dessin rappelle le régime des dattes que les Egyptiens prodiguaient dans leur architecture. Tels encore les *yeux* des queues de paon, lunules en occultation, ornant une traîne

Le platane dont il serait sans doute bien intéressant de lire les lettres découpées qui tombent de son écorce, nous raconte peut-être les pérégrinations du monde ultra-sidéral dont il relève. Et ses graines, d'humeur voyageuse, s'envolent au loin, suspendues à de petits aérostats, tandis que celles de l'érable, son proche parent, s'exercent lourdement à l'aviation en s'adaptant deux ailes qu'elles ne savent plus mouvoir. Le chardon farouche, image de la société d'esprits barbares qui l'anime et le fait croître dans les sols arides, dit les guerres, les fuites au désert, les privations ; il croise piques et hallebardes, tandis que l'ortie, confiante dans son venin, pousse à découvert dans des terres infertiles qu'elle infecte mais prépare. Ainsi, le mal prépare le bien providentiellement, par des voies détournées. Nous classons les plantes en bonnes et mauvaises, à notre seul point de vue humain ; mais toutes ont leur rôle et leur utilité dans l'univers. La preuve s'en trouve dans les pires poisons végétaux qui, employés par la science, deviennent d'excellents remèdes ou des auxiliaires indispensables à l'industrie.

Au nombre des fleurs les plus curieuses, il faut placer la pensée, la petite pensée modeste des champs et des bois, celle que l'art des horticulteurs n'a pas maquillée de couleurs trompeuses.

La pensée porte un représentatif très net des attri-

---

princière, comme nos fleurs de lis brodées ornaient le manteau des rois. La crête du coq ne semble-t-elle pas la flamme rouge *en chair greffée*, de quelque prêtre diabolique du feu ; les appels de ce polygame tyranique, violent et jaloux, retentissent comme une prière à Baal aux quatre quarts de la course solaire.

buts d'un Dieu Triun, autrement dit, pour les chrétiens, de la Trinité. Mais une petite digression préalable dans le domaine de la philosophie me paraît ici absolument nécessaire.

D'abord on admettra en principe et sans contestation, je l'espère, que nous ne pouvons concevoir une image rationnelle de Dieu. Nous ne nous le figurons un peu que grâce à des comparaisons plus ou moins matérielles ou à des adaptations métaphysiques. Le Temps présente à l'esprit humain une des images les plus exactes, les plus intelligibles du Triun : il nous permet de comprendre l'unité, la stabilité et l'omniscience de la Trinité ; car le Temps des siècles ne peut s'admettre qu'*éternel* et *unique*, bien que d'autre part il se compose, pour nous, de trois temps limités, répartis en : Passé (la Mémoire), Présent (la Vie active), Avenir (les Conceptions mentales).

Voilà, à mon avis, le plus beau représentatif de Dieu Triun, source de vie, dont le Temps n'est, du reste, qu'un des attributs.

Dans les représentatifs mathématiques, nous avons le nombre 3 qui donne encore à l'homme une idée de la Trinité, parce que 3 est *la première valeur fondamentale qui se divise en un nombre impair* 1 *et un nombre pair* 2. Comme 2 lui-même contient deux unités, on a donc 1 + 2 ou trois fois 1, soit 1 + 1 + 1 = 3. Mais il y a mieux dans ce représentatif. C'est qu'il est impossible de rien calculer et de rien fonder comme système de numération pratique sans ces trois unités 1, 1, 1, réparties en chiffre n° 1, chiffre

n° 2, chiffre n° 3 ou o, ce dernier étant l'ensemble, la conclusion de chaque accord de série; et de cette synthèse découlent toutes les combinaisons possibles des nombres (1).

Dans l'ordre géométrique, le triangle représente des analogies du même genre. Le triangle est la première surface possible (limitée par trois points qui déterminent le plan triangulaire). Cette surface, qui résulte de l'union intime de 3 lignes ou de 3 points, sert à créer toutes les formes géométriques planes ou solides. Et ces conceptions elles-mêmes ne sauraient se réaliser sans le point et la ligne, qui se composent l'un, d'un point, l'autre, de deux et permettent de former le triangle (compris entre 3 points). Cela nous ramène au principe arithmétique dont il a été question plus haut.

Enfin dans l'ordre physique, on sait que la lumière blanche se compose de trois autres vibrations ou lumières colorées, l'une bleue, l'autre jaune et la dernière rouge carmin. Ces trois couleurs, se succédant rapidement devant nos yeux, nous donnent la sensation d'un blanc très pur. Je n'ai pas à insister

---

(1) On pourrait ainsi calculer assez facilement avec un peu d'habitude en se servant d'un système de trois chiffres, exercice que l'on fait du reste en mathématiques spéciales, comme démonstration. On aurait :

			(3)	(3)			(3)			(33)	(3)
	1,	2,	0,	10,	11,	12,	20,	21,	22,	100,	101
valant :	1,	2,	3,	4,	5,	6,	7,	8,	9,	10,	11

(La deuxième ligne est la traduction avec les nombres du système décimal.)

Ainsi 20 ou 23 (en supposant qu'on se serve de 3 comme signe troisième) aurait la valeur de notre nombre 7, 100 ou 133 vaudrait 10, 101 ou 131, également 11, etc.

sur ce fait merveilleux mais très connu. Seulement, nous pouvons y voir un attribut de la Divinité, ou au moins un représentatif du Dieu Triun.

Or, voici en quoi les fleurs des pensées sont particulièrement intéressantes : elles portent sur leurs pétales et aussi dans leur attitude (j'expliquerai tout à l'heure cette expression un peu ambiguë) les quatre représentatifs dont je viens de parler.

D'abord les 3 couleurs. A l'état sauvage (le seul état normal à considérer ici) les pensées arborent le violet et le jaune. Le jaune est une couleur fondamentale. Le violet se compose de deux autres fondamentales, le bleu et le rouge. C'est même pour ce motif que le violet est complémentaire du jaune, comme le vert (jaune et bleu) l'est du rouge, et l'orangé (rouge et jaune) l'est du bleu. Le Triun de la lumière blanche se trouve donc bien représenté par les 2 nuances de la pensée. Mais le dessin va compléter ici le langage des couleurs.

Au centre de la fleur se voit un triangle formé par un repli du nectaire, il est nettement accusé par des rayons violets qui partent des trois côtés de ce triangle et divergent à la façon des « gloires » dont on entoure le triangle divin dans les églises. Ces rayons violets sont peints sur le fond jaune des trois pétales qui portent le triangle central (dans certaines variétés, ils s'empâtent et forment trois taches). Au centre de cette figure géométrique se trouvent d'autres représentatifs, ceux des nombres : 3 calices sphériques représentant les 3 points, le triun numéral d'où

sortent, ainsi que les graines de la plante, la postérité infinie des nombres.

Enfin, dans cette fleur le Temps est figuré d'une façon vraiment ingénieuse. *L'Avenir* se trouve au centre avec les graines — la postérité du végétal — dans le triangle même. Le *Présent* est le rayonnement figuré par les pétales jaunes qu'on peut considérer comme des langues de feu, des flammes s'élargissant dans l'espace. Pourquoi trois flammes jaunes ? Parce que le *Présent* a un triple effet : un sur le passé dont il peut modifier les résultats (1), un sur l'avenir qu'il prépare en quelque sorte, un sur lui-même ; car le Présent naît évidemment des effets de la vie active, réelle, qui s'agite entre l'Avenir et le Passé. Or ce triangle de flammes jaunes et de rayons violets complémentaires peints sur les pétales (le Temps éternel, l'éternel équilibre blanc) non seulement flotte et palpite sous la brise, mais encore se meut suivant l'ordre du Temps lui-même. Au matin, il regarde le levant, à midi le sud, au soir le couchant ; ce représentatif du Temps s'oriente et suit le soleil chaque jour dans sa marche.

Quant au *passé*, il est figuré par les deux pétales de couleur sombre, d'un violet uniforme, qui se tiennent au second plan de la fleur. Si l'on considère que le passé a fatalement un double caractère, le *passé défini* et le *passé indéfini*, on reste confondu devant

(2) Exemple : Un homme fait des dettes, il est insolvable dans le passé. Mais il trouve un trésor et il devient solvable. Le Présent peut donc modifier le Passé (dans ses effets).

cet emblème de haute philosophie. En effet, pour l'esprit humain, il y a deux passés bien différents (je ne parle pas ici des distinctions des grammairiens qui ne sont qu'un vague écho d'une loi primordiale).

Le passé défini est celui qui existe dans la mémoire des hommes, c'est-à-dire celui des temps historiques.

Le passé indéfini est celui qui n'y existe pas, c'est-à-dire celui des temps préhistoriques, dont l'homme n'a pas eu connaissance, les temps d'origine. Donc il est inévitable qu'en deçà d'un passé plus ou moins en lumière, il en existe un autre plongé dans les ténèbres d'antan. Ce phénomène existe même pour chacun de nous : on se souvient de la jeunesse, mais non du très bas âge.

Ces deux passés sont figurés logiquement dans les couleurs fondamentales par le rouge des soleils couchants (temps historiques), et par le sombre azur des nuits (temps préhistoriques). Ces deux tons mélangés engendrent le violet, commun terme figuratif des temps passés. Voilà donc ce que signifient sans aucun doute (1) ces deux ailes de papillon nocturne

---

(1) *Sans aucun doute* paraîtra peut-être une affirmation bien hâtive. Pourtant les nombreuses notes que j'ai prises sur les hiéroglyphes de la nature et les essais d'interprétation que j'ai tentés depuis quelques années me donnent une ferme conviction dans ce que j'avance...

Il est vrai que ces essais et ces preuves n'ont encore de valeur que pour moi.

(1) Le rouge est la couleur des soleils levants et couchants, celle des passés et des avenirs proches. Le bleu des nuits rappelle des avenirs et des passés éloignés, d'autant plus

qui dans la pensée voltigent derrière les trois pétales du présent, ornés du glorieux triangle.

Une déduction logique va compléter et terminer cette interprétation des trois temps. Si le blanc (jaune et violet) symbolise le temps dans son ensemble, si le jaune se rapporte au présent et le violet au passé défini et indéfini, quelle couleur figurera l'avenir? Je crois que la nuit (le bleu de la nuit) se rapporte également au passé indéfini et à l'avenir indéfini; car on admettra bien qu'il y a un avenir indéfini même pour les génies et les êtres supérieurs à l'homme, intelligences qui n'ont qu'un sens de prévision forcément limité, quelque vaste qu'il soit.

L'avenir indéfini correspondant au bleu, nous sommes amenés à conclure, comme pour le passé, que son *défini* rayonne en rouge (1), et cela nous explique les rayons violets qui dans cette fleur se projettent autour des graines par dessus le jaune (devant le présent comme le passé est derrière).

Profond aphorisme que complète cet autre: Le passé et l'avenir sont symétriques de chaque côté du présent et comme durée et comme attributs (en défini et indéfini): ce qui d'ailleurs s'impose à la raison.

Voilà, dira-t-on, de bien hautes et subtiles spécu-

---

profonds que le bleu est plus sombre. Il est à remarquer aussi qu'il n'y a pas de fleurs noires, tandis qu'il y a des insectes et autres animaux d'un noir bien prononcé.

(1) Cette observation donne une clef sur la hiérarchie des Dominations. Mais je ne puis aborder cette question ici.

lations à propos d'une simple fleurette; comment une vulgaire pensée sauvage peut-elle porter de si savantes armoiries ?

Certes si nous restons au niveau du terre à terre matérialiste, la chose reste à tout jamais inexplicable; mais que les sceptiques réfléchissent; qu'ils regardent fabriquer des tapis d'art (lesquels se font à l'envers), ils ne verront ni le dessin préparatoire, ni même l'ouvrier; tout au plus distingueront-ils les points qui, à l'endroit, paraissent se ranger d'eux-mêmes suivant un plan bien arrêté. On n'attribue point à je ne sais quel hasard mécanique, à des attractions électriques de fils ou de tons entre eux les gracieuses arabesques et les figures diverses qui se forment peu à peu sous nos yeux à la surface d'une tapisserie.

De même pour les fleurs; ici l'ouvrier n'est ni devant, ni derrière les trames; nous le chercherions vainement dans le végétal ou aux alentours.

Attribuerons-nous aux attractions et aux répulsions cinématiques des cellules, ces fins tissus, ces brillants coloris, ces symboliques dessins? Qu'est-il besoin même de réfuter cette absurde hypothèse des atomes sympathiques qui satisfait encore quelques gens attardés mais de plus en plus rares.

Ce matérialisme trop simpliste n'a aucun crédit évidemment auprès des lecteurs de cette revue.

Non, il ne s'agit ni d'atomes crochus, ni d'atomes cohésifs. Il y a bien autre chose vraiment dans les végétaux que des attractions fortuites de protoplasma et de cellules ! Chaque nucléus, chaque centre de cellule, ne peut être non plus un gnome, un artisan conscient

qui travaille dans sa logette à l'édification ou à l'entretien du monument végétal qu'il habite. Conscient? En vérité, il paraît plutôt l'être dans le choix des éléments chimiques qu'il manie ; ouvrier, il le serait aussi, d'après l'apparence, et artiste-expert même ; seulement, il y a là encore une illusion ; en réalité, toutes ces cellules diverses sont des organes, des récepteurs de volontés lointaines, comme le téléphone est simplement l'appareil acoustique et non la *personne* qui parle, comme la lumière électrique est, dans une lampe, la manifestation d'une intelligence très éloignée qui l'extrait d'un moteur et l'envoie à destination par un fil ou même sans fil.

Ainsi se développent les processus de la vie dans les végétaux. L'influx divin y arrive avec toutes ses conséquences organisatrices, soit qu'il émane de Dieu directement, soit qu'il sorte d'une source seconde, d'un réservoir de vie, d'une société hypergénétique, « Domination », cœur fluidique d'un macrocosme, société qui dirige la marche des êtres qu'elle surveille et où elle imprime un peu de son propre caractère. Cette deuxième hypothèse, que bien des faits confirment, nous expliquerait pourquoi les plantes ont une si grande diversité de formes, d'attributs et de propriétés ; pourquoi il existe de bonnes et de mauvaises plantes, pourquoi certaines fleurs embaument tandis que d'autres infectent, pourquoi tel végétal guérit une ou plusieurs maladies, tandis que tel autre nous empoisonne, ou nous paralyse, ou nous enlève le jugement et le libre arbitre.

En effet, l'influence des végétaux ne se manifeste

pas seulement dans notre corps, elle se fait sentir encore dans notre esprit. De même qu'il y a des plantes qui purifient notre sang et nos humeurs ou ferment nos blessures, d'autres qui aggravent nos maux, et parfois même nous tuent, il y en a aussi qui nous portent sur les nerfs, les excitent ou les calment, et ont une influence heureuse ou néfaste sur le caractère et les passions.

Or ce n'est point, comme on le croit, la plante même qui possède ces propriétés bonnes ou mauvaises, mais la Société, la Domination, à laquelle le végétal ressortit, parce que ce n'est pas la matière qui engendre l'esprit bienfaisant ou malfaisant, c'est l'inverse qui est logique et vrai. Il y a des Dominations dont nous, simples mortels, ne pouvons pas supporter les effluves. Ils nous paraissent nuisibles.... toujours à notre point de vue, parce que si nous nous mettons en communication avec leurs correspondants végétaux nous souffrons physiquement ou moralement. La musique nous charme, une lime nous agace. Pourtant la lime n'est pas moins utile que la musique.

La pensée et les violettes, de la même famille, ont des propriétés dépuratives. Les racines de la pensée agissent comme l'émétique, elles sont vomitives. Pourquoi ? Parce que la « Domination » des pensées, des violettes, etc., éprouve par correspondance un profond dégoût pour nos festins, nos excès et nos digestions surchargées ; ces puissances ont peut-être un esprit religieux très arrêté, absolu, ascétique; elles ne tolèrent pas les effluves des hommes sensuels, carnassiers ou issus de carnassiers; elles les chassent hors

de leurs domaines; d'ailleurs, elles n'usent pas de violences, elles ne font pas de mal. D'où les propriétés curatives de leurs plantes.

Un docteur américain a constaté que le suc des violettes (qui sont des variétés de la pensée), provoque, administré par piqûres hypodermiques, des crises de mysticisme et de religiosité extatique.

Voici à titre de documents quelques autres expériences :

L'inoculation du géranium donnerait l'esprit d'aventures, celui de la rose, l'avarice.

Pareillement le lis rendrait les gens obstinés, le chiendent inspirerait des idées artistiques, le ylang-ylang agirait comme les cantharides, etc.

Le champ des expériences de ce genre est illimité et peut rendre d'immenses services à la médecine. Mais, il ne faut pas cesser de le répéter aux imprudents, elles exposent les curieux à de graves accidents.

A mon avis, chaque plante est sous la dépendance d'un ensemble de génies, d'une légion d'anges, d'une Domination dans l'espace. Ils y règnent, ces groupes de génies, étroitement unis dans une volonté commune.

Il est curieux de constater qu'Ezéchiel a décrit, aussi lui, un gouvernement d'anges, un cénacle créateur, un sous-dieu, ce que l'Église catholique même vénère sous les noms de Trônes, de Dominations, de Principautés :

« Ch. X (1) 8..... Car il apparaissait dans les Chérubins (2), la figure d'une main d'homme sous leurs ailes.

« 9. Puis je regardai, et voici *quatre roues* auprès des chérubins, une roue auprès d'un des chérubins et une autre roue auprès d'un chérubin ; et la ressemblance des roues était comme la couleur d'une pierre de chrysolithe.

« 10. Et quant à leur ressemblance, toutes quatre avaient une même façon, comme si une roue eût été au-dedans d'une autre roue.

« 11. Quand elles marchaient, elles allaient sur leurs quatre côtés ; et en marchant elles ne se tournaient point, mais au lieu vers lequel le chef tendait, elles allaient après lui, elles ne tournaient point, quand elles marchaient.

---

(1) Cette citation est empruntée à la traduction de David Martin, ministre évangélique d'Utrecht, revue sur les originaux (1831).

(2) Des chérubins le catholicisme a fait, surtout depuis la Renaissance, des enfants bouffis et ailés qui ressemblent absolument aux *amours* du paganisme. Cette transformation est due aux artistes peintres et sculpteurs bien plus qu'aux théologiens ; mais aujourd'hui elle s'impose à notre imagination, à tel point que nous sommes presque scandalisés de trouver dans le livre d'Ezéchiel des *chérubins* si éloignés de notre type de convention. Les traducteurs feraient mieux maintenant d'employer un autre mot qui correspondrait davantage aux descriptions de l'auteur. Du reste, on ne saurait trop le répéter, tout contribue à rendre les *traductions* de la Bible suspectes : l'antiquité du texte, et les mutilations de copistes infidèles, et les interprétations fantaisistes des fanatiques, et surtout l'ignorance des orientalistes. En outre, beaucoup de Bibles ne sont que des traductions de traductions, autrement dit des versions approximatives, ornées de périphrases et agrémentées parfois de contre-sens.

« 16. Et lorsque les chérubins marchaient, les roues aussi marchaient auprès d'eux, et quand les chérubins élevaient leurs ailes pour s'élever de terre, les roues ne se contournaient point auprès d'eux.

« 17. Lorsqu'ils s'arrêtaient, elles s'arrêtaient ; et lorsqu'ils s'élevaient, elles s'élevaient ; car l'esprit des animaux était dans les roues.

« 20. Ce sont là les *animaux* que j'avais vus sous le Dieu d'Israël près du fleuve de Kibar ; et je connus que c'étaient des *chérubins*.

« 21. *Chacun avait quatre faces*, et chacun *quatre ailes*, et il y avait une ressemblance de main d'homme sous leurs ailes. »

Évidemment, le texte est plein de termes obscurs, de redites, de lacunes, conséquence des traductions successives, des interprétations fausses, des oublis de copistes. Après avoir passé entre tant de mains, le livre d'Ezéchiel n'est plus, selon, moi qu'une ruine. Mais on y retrouve encore de précieux débris. Ne sont-elles pas suggestives ces *roues* qui apparaissent les unes dans les autres ; et n'est-ce pas ainsi que nous figurons dans nos cosmographies le sillage des planètes autour d'un soleil ?

Les chérubins stationnant près de chaque roue ne font-ils pas songer aux sous-dieux des gnostiques, aux démiurges qui roulent des mondes ? Mais, je l'avoue, ils ont des attributs bien extraordinaires ; ils trônent comme *anges* et Ezéchiel les dit *animaux*, puis il s'aperçoit qu'ils ont quatre ailes et des mains sous les ailes. Cette esthétique à nous autres modernes nous paraît bizarre, même presque inadmissible. Pour ma

part, je ne me figure guère les génies supérieurs autrement que sous la forme sphérique. Pourtant, à l'examen, cette vision d'Ezéchiel n'est pas si extravagante; car ce serait là non pas une vision du réel mais une apparition symbolique. Comment le chérubin de notre terre, par exemple, eût-il exprimé l'idée qu'il a charge de vie dans quatre races humaines, dans quatre prototypes ? Il aurait fait apparaître les figuratifs d'un Européen, d'un Chinois, d'un Peau-Rouge et d'un nègre placés dos à dos. Un pareil groupement donnerait assez bien l'illusion d'un tronc humain commun se divisant en quatre êtres conjoints. Quant aux pieds de veau qu'avaient ces êtres (ch. 1er, 7) (1), ils ne me paraissent pas plus ridicules et inadmissibles que l'appendice caudal prêté à certaines races humaines de l'Afrique centrale ou que le tablier de chair des Hottentotes. Pourquoi sur certaines planètes n'existerait-il pas des hommes munis de sabots naturels ? Nous en mettons d'artificiels pour notre commodité; les naturels sont là-bas indispensables peut-être.

En définitive, plus on examine la vision d'Ezéchiel plus elle paraît véridique et même scientifique, pour me servir d'une expression chère à nos modernes

---

(1) « 6. Et chacun d'eux avait quatre faces, et chacun quatre ailes.

« 7. Et leurs pieds étaient des *pieds droits;* et la plante de leurs pieds était comme la *plante d'un pied de veau*, et ils étincelaient comme la couleur d'un airain poli.

« 10. Et la ressemblance de leurs faces était la face d'un lion à la main droite (?) des quatre, et la face d'un aigle à tous les quatre (Ezéchiel, ch. I).

observateurs. J'admire surtout ces roues, chargées d'yeux (1) qui représentent les phases d'une planète sur son orbite (sa jante) ; car, *vue de loin*, chaque planète a une prunelle qui est l'ombre, un iris la pénombre, enfin une sclérotique blanche, savoir, toute la partie éclairée par son soleil.

Ces roues chargées d'yeux ont exercé la verve de bien des gens. Mais raillerie n'est pas raison, surtout en ces matières. Ezéchiel est devenu très obscur dans la nuit du passé ; mais ce qui reste de son œuvre nous donne encore à réfléchir.

Les voilà, les Dominations de l'univers qui prennent en Dieu la vie et la pétrissent en matière tangible où elles impriment leurs idées, leurs goûts, leurs tendances, leurs désirs ; les voilà les peuples de l'espace, les colons de l'immensité, qui arborent leur drapeau dans les arbres ou tracent leurs armoiries dans le sein des fleurs !...

---

(1) « 18. Et elles (les roues) avaient des jantes et étaient si hautes qu'elles faisaient peur, et les jantes étaient pleines d'yeux tout autour des quatre roues » (Ezéchiel, ch. I).

Cela signifie apparemment qu'il y avait autour de la Domination, figurée par les quadruples chérubins, quatre orbites planétaires, par conséquent un soleil accompagné de quatre planètes, dont les phases figuraient des yeux sur les jantes des roues.

J.-A. Lecompte.



L'idée de la mort à travers les mondes

Les Brahmines.

Dans l'Inde le culte des morts est contenu dans un code spécial destiné aux sacrifices.

Les médecins font leurs ordonnances avec une formule à la fois magique et médicale, formant une conjuration tendant à corroborer l'action d'un vomitif ou d'une purge.

« O démon, qui loge dans le ventre d'un tel, fils d'une telle toi, dont le père est nommé *Celui qui-abat-les-têtes*, dont le nom est MORT, dont le nom est *maudit pour l'éternité*, dont le nom est *mâle-de-la-mort*, voici mon ordonnance : »

Suit l'ordonnance médicale.

Les brahmines de l'Inde qui sont très humains et très doux, fuient la vue du cadavre.

Aussitôt que le malade donne des signes d'une mort prochaine, on lui fait répéter le nom de Dieu, qui est censé assister dans leurs besoins ceux qui l'invoquent. Si le malade est marié, et qu'il ait encore sa raison, il fait approcher sa femme, et lui demande,

s'il le juge à propos, si elle consent à se brûler avec lui. Si elle dit *oui*, il *meurt honoré*, et rien ne peut sauver cette femme du bûcher, attendu qu'en se mariant, elle a fait serment que *son âme ne se séparerait point de celle de son mari*. La femme peut refuser de mourir et dire *non*, mais alors elle perd toute considération, et elle se met dans l'obligation de quitter le pays.

Au moment du décès, on rase la barbe du défunt, on le lave et on le change d'habits. Le cadavre est ensuite conduit au bûcher accompagné de ses parents et amis.

Les assistants font trois fois le tour du bûcher et un parent prononce ensuite un petit discours sur les qualités qu'avait le défunt.

La cérémonie se termine par la mort de la veuve, qui se fait brûler vive sur le bûcher qui vient de consumer son mari.

Empire du Grand-Mogol.

L'empire du Grand-Mogol fut fondé par les mahométans qui envahirent l'Inde au seizième siècle. *Grand-Mogol* est encore le nom par lequel on désigne les souverains mahométans de l'Inde.

La religion de ce peuple est mahométane, mais ses cérémonies mortuaires sont des plus originales.

Lorsque le malade est à l'agonie, on lui ouvre la main et on verse de l'eau dedans, comme une offrande qu'il fait de sa vie, priant le dieu de l'eau de le présenter au créateur avec son offrande à la main.

Dès qu'il est mort, on le lave avec la plus grande

précaution et on le porte sur le bord d'une rivière où les assistants lancent de la terre sur sa tête, en disant: « O terre, nous te recommandons notre frère..... Pendant qu'il était en vie, tu y avais part, car il était fait de terre et nourri des biens de la terre : c'est pourquoi nous te le rendons aujourd'hui qu'il est mort. »

Après cela, on entoure le cadavre de matières combustibles et on y met le feu.

Un assistant prononce alors les paroles suivantes :

« O feu, quand il vivait, tu avais droit sur lui, puisqu'il subsistait par la chaleur naturelle : c'est pourquoi nous te rendons son corps afin que tu le purifie. »

Aussitôt que le corps est consumé, on jette les cendres au vent, en disant : « O air, pendant qu'il vivait il te respirait : à présent qu'il a respiré pour la dernière fois, nous te le rendons. » Lorsque les cendres tombent dans l'eau de la rivière, ils s'écrient : « O eau, pendant qu'il était en vie, ton humidité le soutenait : maintenant que son corps est séparé en plusieurs parties, prends-en ta part. »

Parfois, au moment d'expirer, le malade demande à ce qu'on le transporte au bord de quelque eau courante dans laquelle on le plonge jusqu'à la bouche. Il expire dans cet état, mais on ne doit pas le laisser entraîner par le courant, car alors ce serait le signe de grands malheurs pour tous les membres de la famille. Dès qu'il est sorti de l'eau on procède à la cérémonie que nous venons de décrire.

Coromandel.

Le Coromandel est la partie des côtes orientales de l'Indoustan, qui s'étend le long des rives du golfe de Bengale, depuis l'embouchure de la Krichena jusqu'au cap Kalimère.

Sur la côte du Coromandel la coutume est de placer le mourant dans l'eau, sur une vache, dont il tient la queue élevée sur son visage, afin que son âme s'exhalant au grand air ne se souille pas en sortant de son corps. S'il ne peut se tenir, on lui tient le visage sur la queue de la vache, et, si dans le moment le hasard la fait uriner, c'est une grande joie pour toute l'assemblée, qui déclare que l'agonisant sera heureux dans l'autre monde.

Ce peuple imagina également les *cimetières sur l'eau*, sorte de fleuve sacré, en lequel il abandonne les cadavres au courant de l'eau, pour qu'ils aillent au ciel par cette voie, qui, selon eux, y aboutit.

Golconde.

Golconde, capitale de l'ancien royaume de ce nom, est bâtie sur un rocher. C'est la ville privilégiée de l'or et des diamants, que l'on trouve avec tant d'abondance dans les régions de l'Inde.

Selon la coutume indienne, on met le trépassé sur des feuilles d'arbres, au soleil, et l'on attend qu'il y ait séché pour le porter au *tombeau des aïeux*. Si c'est un enfant, c'est sa mère ou son père qui sont chargés de le faire sécher au soleil ; si c'est un fiancé ou un

vieillard, c'est alors le parent le plus âgé de la famille.

Quelquefois on enterre les morts les jambes croisées. Souvent on les brûle et, dans ce cas, on jette leurs cendres dans la rivière en psalmodiant des incantations.

Lorsque le *mari* meurt, il n'est pas permis à la veuve de se remarier, quand même le mariage n'aurait pas été consommmé. L'usage veut qu'elle retourne dans sa famille, où elle est contrainte de remplir les emplois les plus durs et les plus humiliants.

Ceylan.

Ceylan est une grande île près de la pointe méridionale de l'Inde, en deçà du Gange. Cette ville est considérée comme le berceau du bouddhisme. Sa végétation est si luxuriante, ses fleurs si belles, ses produits si merveilleux, qu'on l'a comparée au *Paradis*, c'est-à-dire à l'Eden terrestre.

Les gens ordinaires enterrent leurs morts sans cérémonies, la tête à l'occident et les pieds à l'orient. Les corps des gens de qualité sont brûlés avec beaucoup d'apparat.

En ce cas, on lave le mort, on le vide, on remplit le corps de poivre et de sel, puis on le place dans un trou d'arbre creusé exprès. Il reste là jusqu'à ce que le roi ordonne qu'il soit brûlé.

On fait cette cérémonie avec beaucoup d'éclat.

Lorsque le corps est consumé, on rassemble toutes les cendres en forme de pain de sucre, on sème de l'herbe autour, et cet endroit est entouré

d'une haie pour le préserver du ravage des animaux féroces.

Le deuil dure environ trois jours.

Les hommes expriment leurs regrets par des soupirs, et les femmes par des cris.

Si le mari l'exige, la femme doit mourir sur son bûcher. C'est une décision formelle. On attribue la rigueur de cette loi à l'excessive débauche des lubriques épouses qui se servaient de poison pour se débarrasser de leur mari, afin de se livrer avec plus de liberté à leurs passions.

Les Guèbres (de l'Inde).

Les guèbres de l'Inde sont les sectateurs de Zoroastre, adorateurs du feu. Le soleil est pour eux l'image de la divinité. Ils n'éteignent jamais un feu volontairement, mais ils peuvent le laisser s'éteindre tout seul, en ne l'alimentant pas. Si leur maison brûle, ils doivent la laisser brûler, sous peine de sacrifice.

A cet attachement superstitieux pour le feu, ils joignent celui de l'horreur pour l'incinération.

*
* *

Au moment de l'agonie, on expose le mourant à un chien lequel doit recevoir ses derniers soupirs. Puis on va chercher un prêtre, qui s'approche immédiatement de l'oreille du mourant et lui marmotte quelques prières.

Il est défendu de pleurer le mort.

Le mort est censé être poursuivi par l'esprit des

ténèbres pendant trois jours, durant lesquels le cadavre est dressé contre le mur d'un cimetière, le visage tourné vers le ciel, de façon à ce que les vautours puissent venir les déchiqueter.

Ordinairement, c'est aux yeux que s'adressent les oiseaux de proie, et s'ils attaquent l'œil droit le premier, c'est un signe manifeste que l'âme du mort jouit de la béatitude; s'ils ont d'abord arraché l'œil gauche, c'est une marque de réprobation.

Ils ont l'attention de rassembler pendant leur vie ce qui tombe de leurs ongles et de leurs cheveux quand ils les coupent, et de leur barbe lorsqu'ils se font raser, afin qu'à leur trépas le tout soit porté avec eux au lieu de leur sépulture.

A l'égard du passage de l'âme de ce monde dans l'autre, ils doivent franchir un pont qui devient très périlleux, surtout si les parents témoignent par des larmes le regret de la perte qu'ils viennent d'éprouver. Les larmes font grossir et déborder le torrent, et c'est pour cette raison qu'il est expressément défendu de pleurer les morts.

Mencopies (Bengale).

A la mort d'un enfant les parents et amis restent des heures entières pleurant autour du petit corps. Puis en signe de deuil, ils se passent de la tête aux pieds de la pâte d'argile olivâtre, en signe de profond désespoir.

En outre, après s'être rasé la tête, les hommes se placent en haut du front, et les femmes, sur le sommet de la tête, une motte de même pâte.

Dix-huit heures sont généralement employées à faire la toilette du mort. Cette toilette est des plus bizarres :

La mère, après avoir rasé elle-même la tête de l'enfant, la peint, ainsi que le cou, les poignets et les genoux, avec de l'ocre et de l'argile blanche. Aussitôt après, on ploie les membres et on les enveloppe dans de larges feuilles maintenues par des cordelettes.

Cette toilette terminée, le père creuse la fosse sous le foyer même de la hutte, et, au moment de l'enterrer il dit un dernier adieu à celui qu'il a perdu, en lui soufflant deux ou trois fois sur la figure.

Enfin, on achève de l'envelopper de feuilles et on le descend accroupi dans la fosse, qui est immédiatement comblée.

Alors on allume du feu, et la mère dépose sur la tombe de l'enfant une coquille contenant quelques gouttes de son propre lait, pour que l'esprit de son enfant puisse se désaltérer.

Et pour que l'enfant ne soit pas troublé dans son repos, la communauté abandonne son campement après avoir entouré la hutte, ou même le village tout entier, d'une guirlande de roseaux (Ara) dont la présence doit apprendre à tout survenant que la mort a frappé et qu'il faut s'éloigner respectueusement.

Tant que dure le deuil le village reste abandonné. Au bout de trois mois on revient, on enlève les guirlandes funèbres et l'on exhume le corps. Le père recueille les ossements, les nettoie avec soin, et les divise en fragments, propres à être mis en collier.

Le crâne est soigneusement peint en jaune et recou-

vert d'un petit filet que décore de petites coquilles et que la mère suspend à son cou par une bandelette.

Le père, au bout de quelques jours, porte à son tour cette espèce de relique.

Les autres os servent à faire des colliers, que les parents se distribuent à titre de souvenir.

A la même époque on enlève la motte de terre glaise portée jusque-là, et on reprend les peintures et ornements habituels.

Toutes les cérémonies ne sont pourtant pas encore accomplies. A un jour convenu les amis se réunissent autour de la hutte, le père tenant serré dans ses bras les enfants qui lui restent, chantent quelque vieux chant dont le refrain est repris par les femmes. Puis, les parents après avoir exécuté la danse des morts se retirent dans la hutte, mais la danse dure au dehors encore plusieurs heures.

Si le mort est un adulte, les cérémonies sont à peu près les mêmes. Le corps, au lieu d'être déposé sous le foyer, est enterré profondément, et lors de l'exhumation, le crâne est conservé dans le campement et porté à tour de rôle pendant quelques heures par tous les membres de la communauté.

Les Païens.

On appelle païens plus spécialement les peuples qui continuèrent à professer le culte des Dieux mythologiques après la publication du nouvel évangile, notamment les Égyptiens, les Grecs et les Romains.

On l'oppose encore à *chrétien*.

Les païens, créateurs des fictions et des croyances,

affirmaient qu'à la mort du corps, les âmes, ou ombres vertueuses, qu'on appelait « manes », étaient reçues aux Champs-Élyséens, situés au centre de la terre, séjour fortuné où régnait un éternel printemps.

Au-dessous de la terre s'ouvraient d'immenses abîmes, lieux ténébreux et glacés nommés « Tartares » où les coupables étaient précipités et punis.

C'était au pied du « Tenare », montagne de Laconie, dans une caverne d'où sortaient d'épaisses vapeurs, qu'était l'entrée des enfers.

Cette théogonie, qui a régné sans conteste sur des peuples nombreux, fait comprendre à quelle altération de la vérité sont dues les fables qui ont servi de bases à toutes les croyances religieuses.

Les païens avaient le plus grand respect de la mort, et mettaient dans les cercueils, quand on enfouissait, ou dans les urnes funéraires, quand on brûlait le cadavre, des papiers et de l'argent en forme de lingots, afin que le mort puisse payer le passage de tous les fleuves où passait la barque de Caron.

Et. Bellot.



ÉTUDE COMPARATIVE

DES

Thérapeutiques, Magnétiques, Magiques, Théurgiques

Mais si l'un des centres reflète exactement — dans sa substance — l'être tout entier, nous sommes autorisés à penser qu'il en va de même pour les autres et nous pouvons établir le tableau suivant, dont le premier tableau n'est qu'une adaptation.

Homme intégral.

Homme Esprit	**Esprit**	
	Reflet de l'Astral	
	Reflet du Physique	
Homme Astral	Reflet de l'Esprit	
	Astral	
	Reflet du Physique	
Homme Physique	Reflet de l'Esprit	Cerveau, Cervelet, Moelle
	Reflet de l'Astral	Gd Sympathique, Ganglions nerveux, Poumons, Cœur, Lymphatiques
	Corps physique	Substances solides, Os, fibres, etc.

Comme on le voit, l'homme physique n'entre plus que pour un tiers dans la constitution de l'homme intégral. Et encore, ce tiers n'est-il pas le plus important en pathologie. Pour s'en rendre compte, il suffit de jeter un coup d'œil sur les correspondances du tableau précédent. On y verra de suite à quel centre se rattachent les tares des deux systèmes nerveux ou des systèmes circulatoires. On comprendra du même coup pourquoi la médecine tâtonne, elle qui ne s'attaque qu'aux manifestations apparentes de causes que son ignorance ne soupçonne pas, tandis que la chirurgie triomphe, taillant et rognant, dans l'épaisseur des mêmes tissus, les maladies propres aux tissus.

Ces correspondances ont encore un autre avantage: elles nous montrent, la haute prépondérance du corps astral et de son étude en thérapeutique. On peut dire que c'est en lui que siègent presque toutes les maladies. C'est pourquoi nous allons essayer d'en donner une idée.

Nous disions tout à l'heure: « L'astral est le centre des mouvements passionnels et des circulations vitales. » Au point de vue pathologique — et même simplement physiologique — ce sont ces circulations surtout qui nous intéressent et nous ne pouvons guère la comprendre qu'en l'étudiant, par analogie, dans les diverses circulations organiques qui sont sa réalisation en physique.

Or, il y a trois grandes classes de circulations organiques:

1° Circulation lymphatico-sanguine;

Esprit	Esprit	ה	Cerveau	Innervation — Tête	Cerveau et annexes, yeux, paupières supérieures.
	Ref. astral	ו	Cervelet		Fosses nasales, pommettes.
	Ref. physique	י	Moelle		Bouche, gencives, langue, dents.
Astral	Ref. esprit	ה	Grand sympathique	Respiration — Poitrine	Grand sympathique et plexus solaire.
	Astral	ו	Plexus		Poumons et cœur.
	Ref. physique	י	Vie cellulaire		Circulation lymphatique.
Physique	Ref. esprit	ה	Sang et lymphe	Digestion — Ventre	Plexus sympathique sacré.
	Ref. astral	ו	Tissus musculaires		Circulation pancréatique, cholédoque et chylifère.
	Physique	ה	Tissus osseux		Estomac et intestin.
	Correspondance intégrale	סת היד	Localisation		Novenaire dans le physique.

2° Circulation aérienne ;

3° — nerveuse.

Un simple coup d'œil sur cet énoncé nous permet de voir immédiatement l'existence d'un centre vitalisateur — *la poitrine* — où viennent aboutir et d'où partent ces courants.

1° Courant matériel à vitaliser (*lymphe et sang*) ;

2° — aérien vitalisateur (*oxygène*) ;

3° — spirituel vitalisateur (*influx nerveux*).

Il y a donc deux courants vitalisateurs qui coopèrent à l'œuvre de Vie ; l'un qui vient de l'ambiance (*courant aérien*) ; l'autre plus subtile et de nature supérieure (*courant nerveux sympathique*) et leur combinaison vitalise le courant d'origine matérielle (*lymphe et sang veineux*).

Quant au résultat produit, c'est la vie organique sous ses trois formes :

Vie physique ;

— nerveuse ;

— magnétique.

Il y a donc 7 éléments principaux qui composent l'astral :

1 centre de vitalisation ;

3 courants qui vont vers ce centre ;

3 — — en viennent.

En continuant notre raisonnement analogique — que nous sommes obligés d'abréger un peu — nous pouvons arriver aux conclusions suivantes :

1° La localisation physique du corps astral existe dans le grand sympathique et ses annexes ;

2° Il attire à lui par une sorte de respiration une

certaine quantité de matière propre au milieu pour lequel il est fait et dont nous parlerons plus loin ;

3° Il reçoit un influx du centre immédiatement supérieur ;

4° Ce double courant vivant, l'un extérieur, l'autre intérieur, se combine au courant de Vie plus matériel qui émane des cellules organiques ;

5° De cette combinaison, naît un influx de vie matériel qui retourne alimenter les cellules ;

6° Un courant de matière astrale qui va se spiritualiser au contact de l'esprit ;

7° Un courant de matière physique astralisée qui se répand autour de nous à notre volonté.

Du reste, l'étude du corps astral avec le tarot donne des indications exactement semblables à condition qu'on se souvienne que la clef du SMA שמא du sepher Jetzirah est contenue dans l'Az חא des sages dont le nombre est 1.722.

Du centre spirituel, nous ne pouvons pas dire grand' chose. C'est la lumière qui brille à travers nos enveloppes, l'étincelle qui tomba du primitif foyer. Nous n'en connaissons rien, parfois nous en pressentons des reflets. Il est du plan des causes, et c'est le prisme qui nous fait voir Dieu par réfraction. Il est un, et ses fonctions sont triples. Il reçoit, transforme et renvoie l'influx divin. C'est en lui que naissent les causes dont les clichés se forment dans notre astral, pour se réaliser parfois sur le plan physique.

Les Plans.

Nous venons de passer en revue les trois plans de vie et de voir comment, en un même point de l'espace, peuvent exister plusieurs manières d'être distinctes et nous savons que le corps physique, le corps astral et le corps spirituel, tout en étant autonomes s'interpénètrent profondément.

Il en va de même pour l'univers entier, comme pour la moindre parcelle de cet univers. Ce qui revient à dire que, outre le côté physique des choses où se meut notre corps matériel, il en existe un côté occulte. Ce côté occulte comprend le plan astral et le plan divin, subdivisibles eux-mêmes en 3 sections analogues à celles dont nous avons parlé. On peut donc établir le tableau de correspondance suivant entre l'homme et l'univers :

DIVIN	**Esprit**	**Plan divin**
	Reflet de l'astral	Reflet de l'astral
	Reflet du physique	Reflet du physique
ASTRAL	Reflet de l'esprit	Reflet du divin
	Corps astral	**Plan astral**
	Reflet du physique	Reflet du physique
PHYSIQUE	Reflet de l'esprit	Reflet du divin
	Reflet de l'astral	Reflet de l'astral
	Corps physique	**Plan physique**

On voit donc de suite que nous vivons sur 2 plans à la fois, en 3 modes différents. Et le champ de conscience de l'homme intégral va s'étendant au fur et à mesure qu'il monte.

Les yeux physiques connaissent le plan physique.

Les yeux astraux connaissent le plan astral et le plan physique.

Les yeux spirituels connaissent seuls les 3 plans.

Et le but de tout homme *vivant* est justement de prendre peu à peu conscience des plans supérieurs et de savoir, dès le monde physique, jouir de ses facultés astrales et spirituelles.

Car chacun des centres humains est actif sur son plan et peut agir sur les plans qui lui sont inférieurs de façon médiate ou immédiate. Et du reste, en thérapeutique, l'action astrale possède une si haute importance, qu'il est de toute nécessité de connaître au moins superficiellement les possibilités qu'offre ce plan. Car, comme nous l'avons vu plus haut, c'est dans l'astral du malade, que siège la plupart du temps, la maladie, et c'est par l'intermédiaire du plan astral universel qu'on peut seulement intervenir efficacement.

Le même raisonnement analogique qui nous a fait connaître les influences qui agissent sur l'astral humain nous fera connaître celles qui agissent sur l'astral d'un monde.

Elles sont toujours au nombre de 7 :

1° Une matière propre, au milieu astral, essentielle-

ment plastique et changeante où toutes les influences se corporisent;

2° Cette matière, dite essence élémentale, est dynamisée et rendue vivante et évolutive par l'involution d'un vaste courant qui descend du plan divin directement;

3° Elle subit encore une influence stellaire et zodiacale qu'on peut mathématiquement calculer et qui y détermine des mouvements de sens différents analogues à nos marées et qu'on peut rigoureusement déterminer et utiliser;

4° Enfin les diverses forces astrales émanées des habitants du monde forment un troisième genre de mouvement et de tourbillon dont la résultante produit une action qui est loin d'être négligeable;

5° Ces trois actions divines, cosmiques et organiques produisent des réactions utilisables sur l'organisme;

6° Sur la nature (magie);

7° Sur le divin (théurgie).

Nous avons dit que le plan astral n'était pas désert. Au contraire, il donne au voyant la sensation d'un lieu extrêmement peuplé. De fait, il est habité par des êtres variés qu'on peut ranger en trois grandes classes (1):

1° Habitants humains;

2° — non-humains;

3° — artificiels.

Les habitants humains se subdivisent en 2 classes:

(1) D'après Leadbeater.

a) *Vivants*. — 1° Le maître ou l'étudiant en occultisme en dégagement astral ;

2° Les psychistes indépendantes, somnambules, etc. ;

3° Les personnes endormies ;

4° Le mage noir ou son disciple en période d'activité.

b) *Décédés*. — 1° L'homme réintégré, c'est-à-dire qui peut ne plus se réincarner et qui pourtant le fait volontairement. (Celui-là ne fait que passer dans l'astral) ;

2° L'étudiant en occulte (mage blanc) en attente de réincarnation. (Il se maintient en astral par sa volonté) ;

3° Les personnes ordinaires avant la seconde mort ;

4° L'ombre ou astral inférieur ;

5° La coque (ombre en voie de désintégration) ;

6° La coque vitalisée ;

7° Les victimes de morts violentes ;

8° Les vampires ;

9° Le mage noir.

Les habitants non-humains comprennent :

1° Les animaux désincarnés ;

2° Les esprits de la nature ou élémentals dont les espèces sont innombrables ;

3° Les Devas ;

4° LesDevarajahs (litt. qui commandent aux esprits de la nature).

Enfin les habitants artificiels ne comprennent que 2 classes :

1° Les larves générées inconsciemment ;

2° — — consciemment.

Ces larves sont des pensées intenses, générées par les hommes et qui vivent dans l'astral jusqu'à ce qu'elles se soient réalisées. Nous étudierons plus loin leur génération.

Pour le moment, il nous suffit de savoir qu'elles sont comme nous des créations trinitaires, ayant, comme esprit, la pensée d'où elles émanent ;

— astral, l'essence élémentale ;

— physique, la vie nerveuse d'un individu.

Outre cela, sont visibles dans l'astral, les images mortes des événements accomplis et les clichés vivants des événements à venir. Il est permis, dans certaines conditions, d'agir sur ces clichés.

Quant au plan divin du monde, il échappe à nos investigations mentales, parce qu'il est plus haut que notre pensée et plus vaste. Nous n'en savons rien. A peine si nous avons une vague conscience des puissances qui y règnent. C'est la couronne lumineuse aux 72 fleurons et au triple rayon : c'est le royaume du Père aux appartements multiples, le lieu d'où tout vient, où tout retourne, le centre de la lumière et de l'harmonie dont les mondes ne sont que l'écorce et le reflet.

Mieux vaut ne pas parler de ce que le langage humain ne peut traduire.

Ed. Dace.



LE HANTISME

MONSIEUR LE DOCTEUR ENCAUSSE, PARIS.

Je lis dans le numéro d'avril de l'*Initiation* une étude sur le hantisme ; je viens à ce sujet vous raconter une histoire dont je vous garantis l'authenticité.

La maison que j'habite et sous le toit de laquelle j'ai vu le jour appartenait autrefois à plusieurs voisins ; mon père finit de réduire le tout en un seul lot vers l'époque de ma naissance ; dans cette dernière acquisition une chambre fut restaurée dans laquelle j'ai commencé à coucher seul vers l'âge de huit ans.

Ce que j'y ai vu, ce que j'y ai entendu et souffert pendant trente ans ferait un très gros volume si j'avais eu le soin de faire un manuscrit. Mais comme j'ignorais toutes les lois de l'occultisme, je ne comprenais rien à ce qui se passait ; tantôt c'était quelque chose qui rentrait par la porte ou par la croisée, tantôt par la cheminée ou au travers du plafond ; une fois que cela avait pénétré dans la chambre, j'étais paralysé, impossible de me bouger ni de crier ;

parfois cela s'avançait du lit et d'un bond me sautait dessus ; alors ça me serrait les côtes, je souffrais le martyre ; d'autres fois c'était des formes hideuses qui se plaçaient devant moi par quantités multiples, j'ouvrais les yeux, j'avais une peur terrible ; je les fermais ; cela me faisait plus souffrir et parfois cela durait toute la nuit ; bien souvent je me plaignais à mes parents ; ils me disaient que cela était des rêves et je croyais que cela était.

Vers l'âge de vingt-cinq ans cela se manifesta d'une autre façon, aussitôt que j'étais couché c'était un tapage infernal sur le plafond ; au commencement je le pris pour effet de rats. Mais toute sorte de pièges furent placés par mes soins sans aucun résultat, et toute la nuit c'était une danse endiablée, cela finit par me rendre très sensitif ; aussitôt que cela se manifestait, je subissais comme un courant électrique, j'étais très énervé et le sang enfiévré ; finalement je perdis le sommeil ; et j'ai passé trois ans dans cet état. Je fis faire une bénédiction par le curé, cela ne fit aucun effet.

A la fin je fus accablé et je marchais à grands pas vers la tombe : mes chairs devenaient livides, je m'empoisonnais moi-même tant je sentais la putréfaction. Des médecins furent appelés, ils ne me connurent aucune maladie et tout simplement me crurent perdu ; cependant, un vieillard de la région quelque peu versé dans les sciences, probablement, me fit dire que je devrais aller consulter une somnambule qui peut-être me guérirait, ce que je fis, n'ayant plus d'espoir ; en quelques mois je fus

rétabli ; mais la hantise persistait toujours et je ne tardais pas à m'apercevoir que j'étais tombé de Charybde en Scylla, car j'étais entre des griffes qu'il fallait maintenir par des billets de cent francs, attendu que ces gens-là exploitent leurs clients.

A cet état de hantisme était venu se greffer un maléfice scientifique, par pure et basse jalousie dont je n'eus pas de difficulté pour connaître l'auteur ; de cela j'en fus débarrassé. Pendant cette période et par un fait de rencontre, je parvenais à me procurer quelque ouvrage de sciences en même temps je devenais élève de l'Institut of sciences de New-York.

Après deux ans d'études scientifiques, je fus convaincu que j'étais victime de quelque haine posthume par une force astrale qui était résolue de me faire souffrir toute ma vie.

Les anomalies ne se produisent plus dans la pièce. Un jour je pris le parti de tirer un coup de fusil à travers le plafond : à partir de ce jour, l'effet se produit différemment ; cela arrivait par le couchant et traversait la pièce comme un éclair, on aurait dit une chèvre ; certains soirs je me tenais en garde, cela ne passait pas. En attendant je me procurais d'autres ouvrages ; un soir, aussitôt neuf heures sonnées, je prenais une branche de buis bénit et de l'eau bénite, je procédais avec le grand exorcisme de François Collet, je continuais par un autre contre-charme que je faisais suivre de certaines oraisons du pape Léon III ; depuis lors toute anomalie a cessé ; et si toutefois cette force n'a plus le pouvoir de revenir, ce que j'espère, ceci peut s'appeler : trente

ans de hantisme, et mérite d'être connu à titre d'utilité, le cas échéant.

Je vous autorise à publier cette lettre que vous pourrez communiquer à l'*Initiation*.

Sincères salutations.

J. Esquerré.



PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

Que devient l'esprit pendant le sommeil provoqué, la Maladie, l'Evanouissement

A notre confrère Émile Gautier.

Une question que l'occultiste a souvent à résoudre est la suivante :

Que devient l'Esprit immortel pendant le sommeil provoqué par le chloroforme, ou pendant un évanouissement, ou pendant les maladies graves? C'est à propos d'une question de ce genre posée par notre savant confrère Émile Gautier que nous voudrions étudier rapidement ce problème.

L'organisme humain peut être considéré en dernière analyse comme un appareil physiologique destiné à fabriquer du fluide nerveux.

La production du chyle dans l'abdomen, celle du sang ou mieux sa réoxygénation dans la poitrine, aboutissent en somme à la production du fluide nerveux, seul vrai moteur de toute la machine humaine, depuis les artères jusqu'aux glandes et depuis

les muscles jusqu'aux intestins. Les aliments sont le charbon et le sang est la vapeur de cette immense usine électrique qu'est la machine humaine, dont la locomotive Heilmann est, en mécanique, l'analogique correspondance : l'électricité, seule force motrice, étant, en effet, dans cette locomotive, engendrée par la vapeur, produite elle-même par l'action de la chaleur dégagée du charbon.

Si l'on veut étudier la marche de la machine humaine, c'est donc ses analogies avec une machine électrique qu'il faut surtout considérer.

L'usine électrique humaine, avec ses milliers de fils, est centralisée dans le cerveau et la moelle épinière (centres gris, neurones) avec des groupes d'accumulateurs (ganglions sympathiques) répandus un peu partout.

Or la marche des organes centraux électriques nécessite deux facteurs principaux pour accomplir un service normal :

1° La mise à la disposition des centres de commandement, d'une quantité suffisante de courant électrique ou fluide nerveux ;

2° L'intégrité des appareils dans lesquels circule ce fluide nerveux ;

3° La présence de l'élément directeur (analogue au télégraphiste).

Toute perturbation de l'un quelconque des éléments suffit à troubler la marche normale des autres appareils.

Lors d'un surmenage trop prolongé, de veilles fréquentes et non suivies de repos, il y a arrêt dans la

production de force nerveuse, il y a *anémie nerveuse*, et l'Esprit n'ayant plus assez de force à sa disposition ne peut assurer la marche normale de tous les appareils conscients. C'est comme un télégraphiste auquel on coupe le courant électrique ou auquel on le diminue, il ne peut télégraphier normalement malgré toute son habileté. Mais cela ne veut pas dire que le télégraphiste n'existe pas.

Dans le sommeil provoqué, soit par l'hypnose, soit par les anesthésiants, le fluide nerveux est refoulé dans le cervelet et dans les centres du grand sympathique, il y a rupture de communication entre l'Esprit et le corps par absence de fluide nerveux. C'est le cas que nous venons de décrire en plus intense. L'esprit existe, les appareils aussi, mais la force nerveuse a été détournée de sa route normale.

Il en est de même dans l'évanouissement, la syncope et les autres crises du même genre.

Dans les maladies graves comme la fièvre typhoïde il y a aussi changement de direction du fluide nerveux. Ce dernier est, en effet, tout entier concentré dans le grand sympathique pour réparer les cellules organiques détruites. La vie animale l'accapare et il n'en reste plus assez pour la vie consciente, considérée comme un luxe par l'organisme.

Dans l'hémiplégie ou paralysie de la moitié du corps d'origine hémorragique, il y a, au contraire, rupture des fils nerveux avec destruction plus ou moins profonde de la plupart. Alors le courant ne passe plus, malgré les efforts de l'esprit pas plus que le courant électrique ne passe quand les ennemis ont

coupé à distance du télégraphe le fil conducteur. Le télégraphiste existe toujours dans ce cas.

Enfin, l'occultisme nous enseigne qu'il se produit certains cas où l'esprit est réellement absent et où le corps continue à vivre et à agir sous des influences purement animales. Certains cas de folie, de crétinisme, d'idiotie sont justiciables de cette explication. Les appareils télégraphiques ne marchent plus parce que le télégraphiste est allé se promener ailleurs.

Nous ne parlerons pas des possessions du corps par un autre esprit, des mystères des larves ou des morts vivants qui sortiraient de notre sujet actuel.

En somme, quand on dit que certaines maladies ou certains états psychiques ne peuvent se concilier scientifiquement avec l'idée d'un esprit immortel présidant à la marche de la conscience, on commet une erreur que les quelques exemples précédents permettront à nos lecteurs de réparer quand l'occasion leur en sera fournie.

PAPUS.



LA KABBALE PRATIQUE

D'après la Théosophie chrétienne

*Traduction de la « Magie numérale » d'*ECKARTHAUSEN

(*Suite.*)

Telle est la progression des lois de nombres dans la nature, ainsi vous formez le double triangle, ou le quaternaire du temps. La division montre les deux forces principales qui sont dans la nature. La force active et réactive 1 à 2 et 2 à 1. Les nombres décroissants montrent les lois de progression du tout. 1 et 1 est la force centrale ; 99 celle de la périphérie, de l'action et de la réaction. On voit dans le tout la loi montante à l'unité, et la loi de la distance par 2×9, ou par le triple ternaire. Le premier triangle montre les commencements originaires de toutes les choses, ou l'immatériel, comme les unités renferment tous les côtés. Le deuxième triangle le matériel ou le composé. Le centre montre le lien qui relie tout, ou les 4 carrés principaux de la nature, comme

22 | 33 44 | 55 | 22 | 33 44 | 55 |	dans le premier triangle, et
66 77 | 88 99 | 66 77 | 88 99 |	dans le deuxième.

Le premier triangle contient les nombres immatériels.

Le deuxième les nombres matériels.

Les progressions du premier trigone représentent les 10 séphirots, ou le secret que les cabalisses appelaient les 10 noms de Dieu ; Platon et Pythagore le nommaient les 10 nombres de la nature.

Les nombres du deuxième trigone sont ce que les anciens ont compris avec les 7 planètes ; et 9 et 9 est l'univers, où tout se concentre de nouveau, ou $\frac{99}{18}\Big| 1$ dans le double quaternaire.

Observations sur le premier triangle matériel.

19			
28	la base fait	495	
37		18	
46	le premier latus	9	
55			
64	le second latus	9	495
73		18	18
82			513
91			
495			

Donc 18
18
36
9

Dans le calcul on a toujours le produit 9, ou le triple ternaire, type de la Divinité dans le tout de la nature.

La base du deuxième trigone est :

28
38
47
56
65
74
83
92
484

Le premier latus est 42
Le deuxième latus est 42 en tout 482
42
42
565
19

Si l'on combine les résultats des deux calculs, on a :

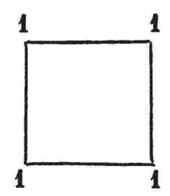
513
568
1081

la proportion de l'immatériel au matériel et la proportion de l'immatériel dans le double quaternaire ; ou la proportion de 1 à 0, et de 8 à 1. Si on veut

trouver la vraie qualité de tout le carré, qu'on mette le nombre du triangle matériel à droite du premier nombre de sa base, comme : 9 à 2, et de même à gauche 9 à 2 ; qu'on procède aussi de même en haut ; comme 1 à 1 — 1 à 1.

9 — 2
9 — 2
1 — 1
1 — 1

9 + 2 = 11, etc., et le résultat donnera le carré principal, qui contient tous les autres en soi :



Si on met la base commune des deux triangles, on a

```
a   495   et   495
     18         44
    ---        ---
    513        539
    ---        ---
      9       17|8
```

9 montre la proportion de l'immatériel, ou 3 × 3 — 17 ou 1 + 7 = 8 ; montre la proportion du matériel, d'où résultent ces conclusions.

Tout ce qui est immatériel se calcule par 3.

Tout le matériel par 4.

Tout le matériel se dissout dans le spirituel.

Tout matériel a besoin d'un lien qui le relie avec le matériel.

Tout matériel a trois commencements originaires, dont le premier est actif, le deuxième conjonctif, le troisième passif.

Chaque lien qui relie l'immatériel au matériel est de telle qualité, qu'il possède une qualité de l'immatériel et une qualité du matériel sous l'influence de l'unité.

Du second triangle.

Tels sont les nombres de la nature, telles leurs progressions et proportions, et par eux on peut calculer quoi que ce soit.

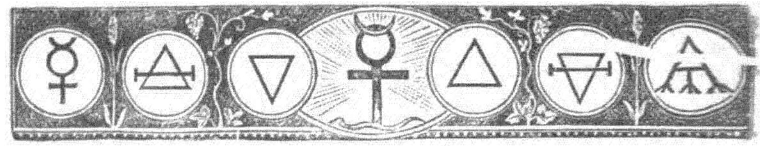
La base du premier triangle est :

19
28
37
46
55
64
38
73
82
91
533

Qu'on mette donc 5, ensuite 3 et de nouveau 3 — et le résultat est 11. Qu'on ajoute en outre, les deux latus des unités comme 9 et 9.

$\frac{533}{99}$ et on a 632.

Qu'on le résolve et le résultat est de nouveau 11, $6 + 3 = 9 + 2 = 11$, donc 11.



PARTIE LITTÉRAIRE

L'Image.

C'était un homme étrange, très maigre, ascétique dans sa longue robe de chambre décolorée ; ses cheveux noirs se collaient aux tempes creuses, et ses yeux, extraordinairement vifs et brillants, avaient un regard profond et inquisiteur. Il ramena sur sa poitrine ses deux mains décharnées et squelettiques, et parla, d'une voix creuse et lointaine, comme venue de l'au-delà.

Je l'écoutais avec un très vif sentiment de curiosité, de crainte et de respect. Ce brahme occidental me paraissait surnaturel, dans la pénombre mystérieuse de son sanctuaire. Dans l'entrebâillement des lourdes tentures, des phosphorescences m'hypnotisaient. Une épouvante m'étreignait la gorge, m'incitant à une fuite prompte et libératrice; mais en même temps une irrésistible curiosité me conseillait de rester, d'entendre l'étrange révélation de cet homme mûri dans le mystère. Mes jambes vacillaient, ma tête bourdonnait, je me sentais entouré d'une atmosphère indéfinissable, lourde et grisante. Mais un inexprimable bien-être, un bien-être moral, si ainsi l'on peut

dire, m'envahissait lentement et sûrement comme un anesthésique.

Le brahme parlait toujours : sa voix montait, montait encore, comme une sourde rumeur. Elle sortait de sa gorge sans qu'il parut s'émouvoir, et grossie par mes sens auditifs, affinés à cette minute de semi-inconscience.

Puis, peu à peu, la voix s'éteignit, mourut et se tut.

L'atmosphère saturée d'éther devint encore plus lourde et plus intense, Une forme blanche s'y dessina, prit consistance et m'éblouit. Instinctivement, je fermais les yeux, en poussant un cri surhumain...

Lorsque je les rouvris, tout avait disparu, fantôme fluide astral, ambiance éthérée : seul, le brahme restait. Il croisait ses mains sur sa poitrine et me fixait de ses grands yeux magnétiques avec un air de bonté et de compassion.

Par une fenêtre grande ouverte, l'air pur arrivait, et les rayons du soleil illuminaient le sanctuaire mystérieux et son prêtre.

Alors je m'enfuis, éperdu, affolé, les yeux pleins de visions surnaturelles.

. . . .

Lorsque je raconte à mes intimes cette scène vécue où l'image de ma femme défunte se fit visible et tangible, revenant des contrées mystérieuses de l'au-delà, ils sourient, sceptiques, incrédules. Les uns pensent que ma folie est douce et bizarre, les autres, que j'aimais trop ma femme...

Aussi, je préfère me taire, et vivre du souvenir.

A. Porte du Trait des Ages.

UN SECRET PAR MOIS

Voici un secret permettant de faire sans frais une substance qui teint le fer en couleur d'or. Prenez trois onces d'huile de lin, deux de tartre, deux de jaunes d'œufs durs bien broyés, une demi once-d'aloès, cinq grains de safran. Faites bouillir tout cela ensemble dans un pot de terre neuf, pendant une heure. Ajoutez de l'huile lorsqu'elle diminuera par la cuisson, de façon à ce qu'elle recouvre toujours les substances diverses énumérées plus haut. — Oindre à chaud l'objet que l'on veut dorer, polir et brunir. — Cette teinture est d'un fort bel effet et dure longtemps. (Alexis.) G. Vhancy.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Magnétisme personnel ou magnétisme psychique, éducation et développement de la volonté. Par H. Durville. — Un très beau volume imprimé sur papier de luxe, avec portraits, signature autographe de l'auteur, photos de la pensée, dessins inédits, têtes de chapitres et vignettes spéciales, reliure souple. Prix: 10 fr., *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris, (4e).

PRÉFACE DE L'OUVRAGE

Cet ouvrage est un traité d'énergie psychique.

C'est un livre de chevet qui a sa place marquée dans le palais du riche à qui la fortune ne donne pas le bonheur,

comme dans la chaumière ou la mansarde de l'honnête ouvrier qui aspire à une condition meilleure.

Quelques-uns à qui l'effort paraît impossible, à qui la volonté fait plus ou moins défaut vont feuilleter fiévreusement dans l'espoir d'y découvrir un secret, une formule cabalistique ayant la puissance de faire jaillir à l'instant, comme le fait la baguette magique d'une fée d'opéra-comique, la considération qui leur manque, l'amour qui ne leur est pas favorable, la fortune qui les fuit, le bonheur qui ne les approche pas.

Que ceux-là ferment le livre et n'y cherchent pas de secret, car il n'y en a pas pour eux, du moins dans leur condition psychique actuelle. Mais qu'ils tâchent de comprendre que la cause de leur malheur est en eux et non pas hors d'eux ; qu'elle tient à leur caractère, à la mauvaise orientation de leurs pensées, à leur incapacité, à leur indécision, à leur manque de volonté. Qu'ils cherchent aussi à se persuader que, sauf de très rares exceptions, nous occupons à peu près tous la situation sociale que nous méritons ; que nous pouvons nous perfectionner, devenir meilleurs ; et qu'avec de la persévérance, il est toujours possible d'apprendre, de se rendre plus utile, d'augmenter son énergie, et d'acquérir les qualités qui font défaut pour mériter une situation meilleure.

S'ils parviennent à comprendre ces vérités incontestables et surtout s'ils sont capables de faire des efforts pour chercher à sortir du bourbier dans lequel ils s'enfoncent, qu'ils rouvrent le livre, le relisent, l'étudient et en apprennent le contenu avec la plus grande attention ; ils y trouveront, comme tous ceux qui veulent augmenter leurs aptitudes et en acquérir de nouvelles par une éducation bien comprise, les moyens de développer en eux les Puissances, les Forces qui donnent l'intuition, le courage, l'énergie, la confiance, la volonté ;

Qui font naître la sympathie, l'intérêt, la considération ;

Qui assurent l'amour, le pouvoir, la domination ;

Qui donnent et entretiennent la santé physique et morale ;

Qui font tourner la roue de la fortune comme on le veut ;

Qui permettent de prévoir les événements futurs et même de les diriger;

Qui donnent la possibilité d'accomplir des travaux qui tiennent du prodige;

Etc., etc.

Ils y trouveront enfin le secret de la Bonté, de la Vertu, de la Sagesse; le Secret de tous les Secrets, la Clé de la Magie antique.

Mais, soyons modestes; n'exigeons pas la possession de tous les pouvoirs, de tous les dons de la nature, car il nous faudrait trop de temps pour les acquérir et l'existence actuelle serait certainement beaucoup trop courte.

Que ceux qui n'occupent encore que les degrés inférieurs de l'échelle sociale se contentent de vouloir améliorer leur situation, de gagner la sympathie, la confiance, la considération de ceux qui les entourent; d'acquérir non pas la fortune qui donne rarement le bonheur, mais une honnête aisance, ils peuvent avoir la certitude la plus absolue qu'en suivant la voie qui leur est tracée plus loin, ils obtiendront des résultats appréciables en quelques semaines, en quelques mois tout au plus, et qu'alors ils seront assez encouragés pour marcher hardiment vers le but qu'ils veulent atteindre.

Ils se transformeront peu à peu, et transformant le milieu dans lequel ils se trouvent, ils ne tarderont pas à recevoir la récompense qu'ils méritent. Ils verront avec satisfaction que les bonnes choses qu'ils avaient longtemps désirées en vain viennent d'elles-mêmes à eux quoiqu'ils ne fassent rien de spécial pour les obtenir.

Ce sera le commencement de la *réussite*, l'arrivée de la *chance*; ce sera peut-être le *début de la fortune*. Dans tous les cas, c'est le bonheur qui s'annonce. D'insignifiant, de nul, d'antipathique même et de répulsif que l'on était, on commence à devenir *quelqu'un d'important*, à être intéressant, sympathique et attractif.

En avançant résolument dans cette voie que l'on s'est tracé malgré les embûches que l'on ne manque pas de rencontrer, on a bientôt conscience que cet état de sympathie attractive constitue un véritable pouvoir adducteur, qu'il s'affermit, se développe, grandit, qu'il peut grandir encore et même grandir toujours; que l'on peut faire de mieux

en mieux, obtenir de plus en plus ; et qu'à un moment donné, dans un temps plus ou moins éloigné, il n'y aura plus de but que l'on ne puisse atteindre, plus de limites que l'on ne puisse franchir.

Quels sont les moyens à employer pour développer cette sympathie attractive qui doit nous diriger vers le but que nous voulons atteindre ?

— Ces moyens sont assez nombreux. Ils tiennent d'abord à certaines dispositions physiques et morales naturelles ou acquises, puis au caractère que l'on peut modifier, à l'orientation que l'on peut donner au courant de ses pensées habituelles, et surtout à la persistance et à l'énergie de la volonté que l'on peut toujours développer.

Quelques systèmes de philosophie enseignent que notre caractère est immuable et qu'il nous est impossible de le modifier ; que nous naissons avec une destinée que nous devons subir sans grand espoir de la modifier sérieusement. Il n'en est pas ainsi. Nous pouvons non seulement modifier notre caractère mais le changer à peu près complètement; nous sommes les maîtres presque absolus de notre destinée.

En effet, pour me servir d'un terme couramment employé dans le langage philosophique, on observe souvent la pluralité des types chez le même individu. L'âge, les maladies, les circonstances même font disparaître des tendances naturelles et en font naître de nouvelles. Par l'exemple, par le raisonnement, on peut certainement parvenir à faire comprendre à l'égoïste qu'en renonçant à un petit avantage, il peut en réaliser un plus grand. D'une façon analogue, on peut également faire comprendre au méchant que pour causer une souffrance à autrui, il s'en impose une plus grande, et que pour ne pas souffrir lui-même, il devra renoncer, ne serait-ce qu'à titre d'essai et pendant un temps plus ou moins limité, à faire souffrir les autres.

S'il en est ainsi, le caractère n'est pas immuable ; et avec l'attention, la réflexion, la volonté qui oriente le courant des pensées, et surtout avec le temps qui modifie tout, on peut parvenir à le changer à peu près complètement et à faire mentir ce proverbe : *Chassez le naturel, il revient au galop.*

Le changement obtenu, ne serait-ce que pendant un instant, peut se répéter; et l'on sait suffisamment qu'une tâche difficile s'accomplit d'abord péniblement, qu'elle devient peu à peu plus facile, que l'on finit par s'y habituer, et qu'on l'accomplit ensuite avec facilité.

Dans tous les cas, que l'on se persuade bien que dans le domaine psychique les changements et les transformations se font comme les compositions et décompositions chimiques, c'est-à-dire *que rien ne se fait de rien, que rien ne se perd et que tout se transforme.*

Le plus petit effort, l'acte le plus insignifiant laisse, comme on le verra plus loin, une trace durable sous une forme réelle; et à une échéance plus ou moins éloignée, parfois au bout de quelques jours seulement, nous recevons, comme par un choc en retour, l'effet malfaisant de nos mauvaises pensées, de nos mauvaises actions, comme nous recevons aussi sûrement la juste récompense de nos bonnes pensées et de nos bonnes actions.

Que l'on comprenne donc bien que la Providence dispensatrice de la bonté divine, comme on dit en théologie, est en nous et non pas hors de nous; que la nature ne nous domine pas, mais qu'elle obéit au contraire à notre impulsion à notre mouvement intérieur; qu'elle n'est que le champ mis à notre disposition pour cultiver notre évolution, et que nous ne pouvons y récolter que ce que nous y avons semé; en un mot, *que nous faisons nous-mêmes notre propre destinée.*

Il n'y a pas d'effet sans cause; le hasard n'existe pas et tous les événements peuvent être prévus, car ceux qui s'accomplissent en ce moment sont la conséquence de ceux qui se sont accomplis dans le passé, comme ceux qui s'accompliront dans l'avenir tiennent intimement à ceux qui se déroulent actuellement.

Lorsqu'ils sont longtemps répétés, les plus petits effets peuvent engendrer de grandes causes; et nous savons tous que la goutte d'eau qui tombe toujours à la même place finit par creuser son trou dans le roc le plus dur.

En principe, pour se faire une heureuse destinée, il faut d'abord que chacun cherche la voix qui lui convient le mieux, car nous avons tous des aptitudes spéciales, qu'on acquiert toutes les connaissances voulues pour être

toujours à la hauteur de sa tâche, qu'on oriente le courant de ses pensées vers le but que l'on veut atteindre. Mais il ne suffit pas de dire du bout des lèvres : *je veux* ; il faut que la volonté parte naturellement des replis les plus profonds de l'âme et qu'elle prenne naissance dans un vif désir du succès ; qu'elle soit calme, constante, uniforme ; que sans orgueil, mais avec une noble fierté, l'on ait alors la plus grande confiance en sa valeur personnelle, en l'efficacité des moyens que l'on emploie, et dans la certitude absolue de la réussite.

Tous les individus ne sont pas aptes à vouloir avec énergie et persévérance. Le calme et le sang-froid au moment du danger sont l'indice d'une volonté puissante. En général, les gens nerveux et impressionnables, ceux qui s'irritent à la moindre provocation, ont une volonté faible, surtout lorsqu'ils sont entêtés et qu'ils ne reviennent pas sur la détermination qu'ils ont prise dans leur emportement. Mais la volonté des uns et des autres est toujours susceptible d'éducation et de développement : et cela, avec d'autant plus de facilité qu'ils sont moins entêtés,

Ainsi, *pour être heureux*, *fort*, *bien portant*, *réussir en tout et assurer sa Destinée*, il faut exercer autour de soi une puissante *Influence personnelle*, être sympathique et attractif. Cette influence est possédée à un degré plus ou moins élevé, naturellement et même sans en avoir conscience par les meneurs des foules, par les réformateurs religieux et autres, par les grands orateurs et par tous ceux qui, du bas de l'échelle sociale, parviennent aux meilleures situations. Si ceux-là connaissaient la nature et la cause de l'influence qu'ils exercent instinctivement sur ceux qui les entourent, ils pouraient très facilement la fortifier, la développer encore et la diriger pour obtenir des résultats plus importants.

Cette même influence existe aussi chez un très grand nombre d'individus qui ne savent pas du tout s'en servir car leurs qualités plus ou moins grandes sont contrebalancées par certains défauts, souvant insignifiants, qui peuvent même passer pour des qualités aux yeux du plus grand nombre ; enfin, elle est à l'état latent chez tous les autres. Les premiers comme les derniers, s'ils jouissent de la plénitude de leurs facultés intellectuelles et morales,

peuvent toujours la développer, apprendre à s'en servir, la faire grandir encore et même la faire grandir toujours.

Cette influence, ce *Magnétisme personnel*, naturel ou acquis, ne tient pas toujours aux apparences extérieures. Une belle stature, un port majestueux, une figure agréable, des manières distinguées peuvent y contribuer et y contribuent dans une certaine mesure. Mais, qu'on le sache bien, il n'y a pas de corps trop contrefait, pas de figure trop laide, pas d'apparence trop chétive qui ne puisse lui donner asile.

Si de belles pensées sont exposées dans un beau langage, leur tendance à s'imposer n'en est que plus grande ; mais, la pureté et la noblesse des pensées jouent ici le rôle principal, et celui qui parle avec peu d'éloquence parvient toujours à se faire écouter en raison directe de l'élévation de ses pensées et de la conviction avec laquelle il les exprime.

Nous rencontrons des individus fort laids, contrefaits, qui nous sont très sympathiques et qui exercent évidemment sur nous une influence susceptible de nous disposer en leur faveur, tandis que nous restons froids, impassibles devant certains individus beaux et bien faits au point de vue plastique, mais qui n'ont pas d'expression, qui n'impressionnent pas notre être intérieur. Ces derniers sont comme de belles statues qui manquent de chaleur, de vie et de *Magnétisme*.

Napoléon était petit, sans grande instruction, dépourvu du prestige que donnent la naissance et la fortune, mais il possédait naturellement à un degré que nul ne saurait dépasser et même atteindre par la pratique et par l'entraînement le *Magnétisme personnel*, cette *Influence*, cette *Force* que donne le génie, qui permet de surmonter tous les obstacles, qui assure le pouvoir, donne le moyen de bouleverser le monde, de disposer des empires et d'accomplir des œuvres gigantesques.

« Qu'on se rappelle simplement, dit un distingué *personnaliste* que je citerai plusieurs fois, sa marche triomphale à travers la France, après l'évasion de l'Ile d'Elbe, et l'irrésistible souveraineté qu'il exerça alors sur la foule. Paysans, nobles et bourgeois se précipitaient sur son passage, attirés comme par une force mystérieuse ; et sous

l'empire du charme, un million de poitrines humaines poussaient le cri formidable, immortalisé par l'histoire : *Vive l'Empereur* ! »

Lorsqu'on le possède consciemment et qu'il est développé, le *Magnétisme personnel* constitue le plus précieux et le plus durable de tous les biens. Il vaut mieux que la science, car il est la *Science des Sciences* ; il est cent fois préférable à la fortune la mieux établie, car celle-ci peut sombrer du jour au lendemain dans des spéculations maladroites.

Avec lui, le plus modeste peut toujours avoir la certitude de devenir meilleur, de préparer avantageusement son avenir et l'avenir des siens, de vivre toujours dans une honnête aisance, entouré de la considération de tous, de jouir d'une bonne santé physique et morale qu'il transmettra à sa descendance ; en somme, de posséder le bonheur sous ses formes les plus variées. Celui qui a des ambitions quelque grandes qu'elles puissent être, qui convoite l'amour, qui veut la fortune ou tout autre avantage peut avoir la même certitude de l'obtenir si cela ne nuit en rien à la propriété d'autrui.

Avec le magnétisme personnel, tout est complet, tout est certain, tout est durable ; sans lui, au contraire, rien n'est stable, rien n'est parfait. Il est en tout et partout la cause directe du succès, l'exposant et l'expression de la puissance.

Il est à la portée de tous. En étudiant cet ouvrage, chacun peut le développer davantage s'il le possède déjà, l'acquérir et le développer ensuite s'il n'est chez lui qu'à l'état latent. Mais les résultats ne seront pas identiques pour tous, car il faut compter avec les dispositions naturelles de chacun.

Il en est un certain nombre qui comprendront tous les détails de l'enseignement, même avant d'avoir complètement lu l'ouvrage. Ils se mettront à la pratique et en retireront immédiatement les plus grands avantages.

D'autres, et ce sera le plus grand nombre, le reliront et comprendront certaines affirmations qu'ils n'avaient pas comprises tout d'abord ; puis ils se mettront à la pratique et obtiendront des résultats très satisfaisants en l'espace de un à deux mois.

Enfin, un très petit nombre, des moins favorisés, ceux qui vivent dans l'indolence et qui redoutent l'effort, le trouveront d'abord au-dessus de leurs forces et surtout de leurs moyens d'action. Ils le reliront pour le relire encore, l'étudier et le méditer. A un moment donné, une lueur d'espérance leur apparaîtra, et ils comprendront qu'en voulant, ils sont capables de quelques efforts. Ils essaieront alors timidement ; avec l'espérance, le courage viendra peu à peu, et ils parviendront à obtenir, au bout d'un temps plus ou moins long, trois mois, six mois peut-être, des résultats satisfaisants, et la partie sera gagnée.

Après un premier succès, la tâche deviendra de plus en plus facile, et il ne restera plus, aux uns comme aux autres, qu'à continuer pour voir bientôt doubler, tripler, décupler même les premiers résultats

Pour terminer cette *Préface* déjà longue mais certainement nécessaire, je dirai que l'ouvrage est divisé en deux parties :

1° Une *partie théorique* qui étudie les lois psychiques, ainsi que les manifestations de la pensée et de la volonté ;

2° Une *partie pratique*, démonstrative, expérimentale, qui enseigne les moyens de se rendre maître de ses pensées, de développer et de fortifier sa volonté, et d'assurer tous ses moyens d'action pour arriver au but de ses désirs.

Le Magnétisme personnel paraîtra du 1er au 15 septembre.

Pour ceux qui souscriront d'ici au 15 aout 1905, en envoyant un mandat à l'ordre du directeur de la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, le prix du livre sera réduit à 8 francs au lieu de 10.

*
* *

Un des plus grands *mystiques*, le professeur docteur Gabriel v. Max, nous présente ici la *Clairvoyante de Prévorst*, la plus célèbre des somnambules de tous les temps, et cela dans le somnambulisme, i. e. dans le sommeil magnétique, qui n'est autre chose que l'extase des prophètes de l'Ancien testament et *la preuve incontestable de l'existence de l'âme*, de sa séparabilité et de son indépendance du

corps physique, et par là aussi de son *immortalité...* Elle a été, tant au point de vue physiologique qu'au psychologique, un phénomène unique, un être qui, au moment de mourir, se trouvait retenu à son corps brisé par la force magnétique, et cela pendant de longues années. Dans cet état d'extase son âme énonça des manifestations d'un monde plus élevé *et développa des facultés transcendentales*: la clairvoyance, la télépathie, la télénergie, les pouvoirs thérapeutiques et la prophétie, comme le dépeint dans un livre célèbre son médecin Justinus Kerner, qui l'assista plus de 3.000 fois dans sa maladie.

*
* *

Il vient de paraître dans notre établissement artistique: La Clairvoyante de Prévorst en somnambulisme, par Gabriel Max, professeur de peinture historique à Munich, docteur honoraire de l'université de Jena, etc.

Ce tableau, gravure parfaite et magnifique, fait le *pendant* de l'œuvre célèbre, *Le Christ médecin*, du même maître.

Il est de même dimension (90 centimètres de hauteur sur 120 centimètres de largeur), et du même prix frcs. 30.

La *Clairvoyante de Prévorst*, écrit Nicolas Mann, est une preuve phénoménale de l'immortalité de l'âme et de ses forces magiques; elle révèle en même temps en commentaire le mystère de l'entretien nocturne du *Christ et de Nicodème*. Pendant de longues années son âme plana pour ainsi dire entre la vie et la mort, entre l'en-deçà et l'au-delà, jetant ses regards outre-tombe et nous faisant part de ce qu'elle voyait.

Cette œuvre de génie ne saurait manquer d'émouvoir, de consoler et d'enthousiasmer toute âme, pour qui la *science*, *la religion et l'art sont restés sacrés*; elle intéressera non seulement les médecins, les physiologistes, les psychologistes et les théologiens, mais aussi *tous ceux*, pour qui la manifestation de l'âme est d'une valeur suprême.

Et le beau sexe, les reines du sentiment, ne pourront qu'être enchantées de ce tableau si bien fait pour affer-

mir et renouveler les *idéals éternels*, malgré la domination actuelle des opinions matérialistes.

Pour donner la plus grande expansion possible à ce chef-d'œuvre, nous sommes prêts à l'envoyer, sur désir, franc de port et à titre de spécimen.

NICOLAS LEHMANN.
Établissement d'art de la cour Imp. et Royale à Prague.

PREUVE ÉVIDENTE DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Voix de la critique.

Le docteur Fréderic Adler écrit :

Il n'y a pas d'artiste qui ait su peindre comme Gabriel Max la vie de l'âme dans toutes ses profondeurs. Quelle que soit la douceur avec laquelle la parole du poète suit pas à pas l'âme humaine agitée par la douleur, avec quelque douleur que l'écho rende la lutte de l'homme dans l'empire des tons, jamais les souffrances et la vie mystérieuse de l'âme n'ont été présentées d'une manière si ravissante comme par la peinture de Gabriel Max. Quel que soit l'art qui forme les mots, devant l'admirable secret que le pinceau de l'artiste nous révèle et qui nous éclaircit *au premier coup d'œil*, notre langage est bien forcé d'avouer sa faiblesse, et celui qui a conservé pour le cœur humain, cette œuvre suprême de la nature, un œil sensible ressentira puissamment l'irrésistible influence de cet admirable tableau...

Là où les yeux, ce miroir de l'âme, sont fermés comme dans le sommeil — et regardent pourtant — l'art du maître de montrer le mystère de la vie intérieure a célébré le *triomphe le plus éclatant*. Il y a déjà longtemps que nous avons surmonté les doutes timides qui voulaient défendre à l'artiste l'entrée de ce domaine, et nous sentons pleinement l'impression puissante de ce tableau comme *une victoire complète sur la matière.*

---

(1) Voir pour les détails le célèbre livre de Justinus Kerner *Die Seherin non Prévorst. Erofinunhen über das innere : Leben des Mennauen und über das hereinragen einer Teisterwelt in die unsere.* 5e édition chez Cotta Stuttgart, ou Édition populaire « Reclams Universalbibliothek » à Leipzig.

Gabriel Max est parvenu à force de travail au comble de la technique et son admirable manière dont il manit tous les moyens d'expression est la véritable base de son éminente grandeur.

Ce que l'artiste veut ou pense n'ajoute point de valeur à son œuvre, si sa technique ne sait *l'exprimer* ; voilà pourquoi le mérite de Max ne consiste pas en ce qu'il osa s'approcher avec un cœur compatissant des troubles les plus secrets de l'âme, mais en ce qu'il a incarné sur sa toile ce qui nous resterait invisible, eten ce qu'il l'a rendu d'une manière si saisissante... Car le grand artiste de l'âme est en même temps un maître du corporel.

Le docteur Otto J, Bierbaum écrit :

La *Clairvoyante de Prévorst*, une des meilleures œuvres de Gabriel Max, *est pleine d'une âme vivante.* Une jeune femme pâle, aux traits de laquelle la douleur a prêté ses charmes, repose sur son lit, les yeux fermés comme une Mater Dolorosa... De la blancheur éblouissante des coussins et du drap entouré autour de son front, sort avec transparence la coloration de la figure et nous parle des douleurs endurées. Ce sont les souffrances et l'intériorité la plus profonde qui donnent la beauté à son visage, *une beauté spirituelle y repose* comme une auréole de la douleur... Ou bien cet éclat lumineux vient-il déjà de la mort? Non mais un reflet de sa paix et un délice céleste jouent sous les ombres de la douleur. Car ce qui est rendu, c'est ce que Justinus Kerner désigne comme le trait principa-de son état : la fixité dans une longue agonie, l'arrêt sur le seuil entre la vie et la mort avec le regard dans l'outre-tombe. En s'absorbant ainsi, elle portait ses regards au dedans de son être et s'imaginait voir le mystère de la vie et, inconsciente d'elle-même, elle traçait le dernier des secrets en cercles mystérieux, en cercles de la vie.

Le tableau de Max retient le moment où elle nous a transmis une de ses visions les plus merveilleuses. Droite sur son séant, les yeux fermés, elle vient de dessiner les cercles que nous voyons sur un morceau de papier sur ses genoux, puis plongée dans ses méditations, elle retomba dans les coussins. Ses mains, la paume en haut, reposent le long de la couverture ; ce sont des mains extrêmement fines, blanches, des mains *spirituelles*, comme sait les

peindre Max, ce peintre chiromancien. Dans *l'attitude même de ces mains il y a de l'âme...* cette soumission à la douleur et notre délivrance, au frémissement mystérieux et l'attente paisible et pleine de croyance du sauveur — de la mort... Comme toute conquête artistique d'un grand sentiment humain, ce tableau cause une impression religieuse en nous rendant pieux. Il nous arrache à la monotonie de la vie ordinaire et nous élève vers ces hauteurs idéales de l'éternité, où tendent toutes nos aspirations malgré les fragments de connaissances que nous amassons avec un zèle de fourmi. Et ne fût-ce que le désir d'une illusion, il est incontestablement ancré dans notre cœur par ses germes toujours verdissants, et quand un artiste l'interprète par ses œuvres, il ne fait que ce qui est son droit.

Commentaires des spécialistes.

Le docteur Christof Adolf Eschenmayer écrit sur elle dans ses *Mystères*.

Son caractère naturel était une gravité douce et bienveillante, toujours disposée à la pitié et à la prière; son œil avait quelque chose de spirituel, il est resté, malgré toutes les souffrances, pur et clair. Son regard était pénétrant ; il pouvait changer presque instantanément pendant la conversation, tantôt comme lançant des éclairs, tantôt devenant fixe (ce qui était toujours le signe qu'une vision étrangère l'enchaînait) ; un moment après elle poursuivait dans sa conversation. Son état corporel ne promettait pas, même dans le temps où je la vis pour la première fois, une longue durée et en aucun cas une restitution, qui lui permetterait de supporter tous les influences extérieures. Sans altérations évidentes dans les fonctions du corps, sa vie n'était plus qu'une flamme qui s'éteignait. Elle était, comme Kerner s'exprime si bien, un être qui au moment de mourir était retenu au corps par une force magnétique, *l'esprit et l'âme semblaient souvent séparés l'un de l'autre, l'esprit planait dans d'autres sphères*, tandis que l'âme demeurait attachée au corps.

PREUVE ÉVIDENTE DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Commentaires des spécialistes.

Le docteur David Strauss, dont le système scientifique a été donc fort troublé par les événements à Weinsberg (1) (domicile de la clairvoyante), écrivit dans ses *Caractères et Critiques* :

« Elle n'existe point pour nous l'opinion de ceux qui nient ou attaquent la réalité des faits cités par Kerner; c'est une supposition, de l'inanité de laquelle ont pu se persuader non seulement les témoins oculaires, comme l'auteur de cet article, mais aussi tous les lecteurs sans préjugés de l'œuvre de Kerner. » Et dans la description de son voyage à Weinsberg, il dit de la Clairvoyante les paroles suivantes : « La figure pleine de douleur, mais noble et comme éclairée par un éclat céleste; le langage pur (ce qui est une apparition fréquente chez les somnambules, et cela sans égard à leur position sociale ni à leur éducation), le débit doux, lent, solennel, musical, on pourrait dire récitatif; le sujet des sentiments exaltés, qui, tantôt comme des nuages sombres, tantôt comme des ombres claires, passaient sur son âme, pour se dissiper ensuite, ou qui paraissaient comme des vents tantôt forts, tantôt légers, faire résonner les cordes de la harpe d'Eole; des entretiens sur ou avec des esprits heureux ou malheureux, *dits avec un sérieux qui ne nous permettait pas de douter, que nous avions* devant nous *une clairvoyante à laquelle était accordée la grâce d'avoir des relations avec un monde supérieur.* »

Le docteur Charles du Prel écrit : « La clairvoyante de Prévorst fut sans doute la plus mémorable de toutes les somnambules dont on a publié les monographies. Elle

(1) La Clairvoyante de Prévorst, Mme Frédérique Hauffe, naquit en 1801 à Prévorts (Würtemberg); était fille de forestier; à l'âge de dix-neuf ans elle se maria; elle eut deux enfants; elle vécut du 25 novembre 1825 au 5 mai 1829 à Weinsberg. Elle passa les dernières années de sa vie (elle est morte à l'âge de 28 ans) dans la maison de son médecin Justinus Kerner, qui assista plus de 3.000 fois près de son lit de douleur.



vivait dans un monde qui nous est fermé : on pourrait dire qu'en elle se manifestaient les premiers reflets de l'homme futur; car il se montra en elle tout individuellement, ce qui ne peut s'épanouir que par une gradation biologique : l'avancement des limites de la sensibilité. Elle était en relations bien plus intimes avec la nature que nous autres... Métaux et plantes, animaux et hommes lui produisaient un effet dont nous ne nous étions jamais doutés. Au moyen âge, elle aurait été brûlée en sorcière ou adorée en sainte.

Le docteur Justinus Kerner écrit :

« Ses yeux jetaient une lumière étrange et spirituelle, qui frappait même ceux qui ne la virent que peu de moments; elle-même était, à tous égards, plus esprit qu'un homme matériel. Veut-on la comparer avec d'autres hommes, on peut dire : C'était un être qui, au moment de l'agonie, se trouvait retenu par une étrange influence entre la mort et la vie, *plus capable de regarder le monde qui est devant lui que celui qui est derrière*. Nous trouvons souvent que les hommes, au moment de la mort, ont l'air de voir déjà un autre monde, et qu'ils nous en font part. Nous voyons que leur esprit peut se manifester au loin, comme s'il était déjà sorti du corps, quoiqu'il n'ait pas encore quitté sa dépouille mortelle. Peut-on se représenter un homme retenu dans ces moments (qui ne sont que des éclairs chez les agonisants) pendant de longues années, on a le tableau de cette somnambule; voilà une vérité textuelle, incontestable, et non pas une invention poétique.

Quant à son corps, il n'enveloppait son esprit que comme un léger voile. Sa taille n'était pas haute, ses yeux avaient le regard aigu des prophètes, encore accentué par les ombres de ses longs cils noirs; c'était une fleur de lumière ne vivant que de rayons (1). Quant à son *sommeil ma-*

(1) Avant le traitement magnétique de Kerner, la Clairvoyante de Prévorst vivait dans un si profond état somnambulique que, malgré toutes les apparences, elle n'était jamais entièrement éveillée. Naturellement elle était plus éveillée que les autres hommes et il est singulier de donner à cet état, qui est celui de la plus grande lucidité, le nom de sommeil; mais elle était dans un état de veille intérieure. Dans cet état de

gnétique, voici comment Kerner l'explique : « Cet état n'est sommeil que pour le corps; pour l'âme c'est la veille la plus lucide, le lever d'un soleil intérieur, plus brillant que le nôtre, qui éclaire les yeux de dehors, une lumière plus claire que celle qui puisse jamais être donnée dans la vie éveillée par n'importe quels conceptions, déductions, définitions ou systèmes... »

RÉSUMÉ.

Nicolas Mann écrit :

« Une solide et sérieuse étude de vingt-sept ans y est incorporée dans une peinture historiquement vraie de tous les détails tant de la forme que de la couleur. Voici l'extrait d'une lettre de *Gabriel v. Max :*

« On comprend que j'ai écrit tout sur le lieu même, que j'ai visité tous les portefeuilles dans la maison de Kerner et que j'ai copié les choses les plus intéressantes. J'ai interrogé aussi les témoins oculaires, surtout le conseiller aulique Kerner (fils), Marie Niedhammer (sœur du conseiller Kerner), Ernestine Wanner (sœur de la somnambule), etc., etc., etc., sans reculer devant aucun sacrifice. Quant à Kerner, je le regarde comme un physiologiste de premier ordre.

« La tête de la Clairvoyante était très difficile, car tous les portraits de son temps ne sont que des profils ; voulant renconstruire la forme du crâne et des pommettes, il me fallut avoir recours à la ressemblance de la parenté (1).

---

ses nerfs elle était absolument privée de sa propre force organique; elle ne vivait que par l'émanation nerveuse d'êtres plus forts, surtout par celle des yeux et des bouts des doigts.

« Les émanations atmosphériques et nerveuses d'autres hommes », disait-elle, m'apportent encore la vie; c'est d'elles que je vis. Vous ne le sentez pas, ce sont des émanations que vous perdriez quand même, mais que mes nerfs absorbent; ce n'est que par elles que je peux encore vivre.

JUSTINUS KERNER.

(1) L'observateur superficiel ne fera point attention aux formes gracieusement modelées des pommettes et des muscles; mais le spécialiste, l'anatomiste les remarque aussitôt et les admire de même que la coloration de ce teint transparent et

Elle n'était pas belle, mais l'état de ce plus profond recueillement prête à toute figure le charme de l'éclat céleste... ce que je ne crois pas vrai, je ne peux pas le peindre — et ce qui touche mon cœur, je le poursuis à fond. »

Quand nous nous approchons du tableau et entrons dans son atmosphère, nous trouvons avec étonnement que ce n'est pas l'impression d'une peinture que nous éprouvons, mais celle *d'une personne naturelle* bien vivante, dans la noble figure de laquelle se reflète, *quoique les yeux soient fermés*, une plénitude des sentiments intérieurs comme chez un être vivant. Cette conception géniale donne au visage entier une expression indicible que chaque moment d'observation augmente jusqu'à l'extase, et qui, en se répandant alors sur les traits pâlis par les souffrances corporelles, rayonne en délices célestes.

Une force intérieure et magnétique semble éclairer et soutenir la figure tout entière. C'est ce que nous voyons à ce front splendide, qui est comme éclairé intérieurement, aux yeux et aux mains ; nous sentons alors quelque chose de grand, d'admirable : c'est l'âme qui en nous convainquant irrésistiblement et en surmontant la matière se manifeste dans ce corps brisé : *c'est la victoire de l'esprit sur la matière...* Et nous pressentons alors la trinité mystique : le corps terrestre, périssable, *l'âme* sensible et *immortelle*, et l'impérissable et divin ésprit.

*
* *

Un changement d'imprimeur a encore retardé la publication régulière de notre bulletin l'*Initiateur*. Cette publication sera reprise à dater du mois de juillet et nous espérons qu'il n'y aura plus de trouble maintenant dans cette publication.

---

délicatement nuancé. « On pourrait immédiatement faire un diagnose », s'écria l'un d'eux... *Voilà pourquoi on ne doit pas regarder ce tableau superficiellement*; celui qui en pénétrera profondément l'esprit de toute son âme, tombera d'accord avec nous et dira que c'est là une œuvre qui compte parmi les immortelles.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

DEBOISSOUZE. — *Guérison immédiate de la peste*, de toutes les maladies infectieuses et autres maladies aiguës et chroniques, 2e édition.

H. DURVILLE. — *Le Massage et le Magnétisme* sous l'empire de la loi du 30 novembre 1902 sur l'exercice de la médecine.

— *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux*, avec 13 figures.

— *Le Magnétisme des animaux*. Zoothérapie. Polarité.

— *L'Enseignement du Magnétisme à l'Ecole pratique de Massage et de Magnétisme*. Règlement statutaire, Programme et Renseignements.

LUCIE GRANGE. — *Manuel de Spiritisme*.

GRAPHOLOGIE *pour Tous*. — Exposé des principaux signes permettant très facilement de connaître les qualités ou les défauts des autres par l'examen de leur écriture, etc., avec figures.

LEBEL. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle*.

MOUROUX. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme*. Mon Procès.

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le *Syndicat de la Presse spiritualiste de France*.

A 20 centimes

DANIAUD. — I. L'*Art médical*. — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la médecine en Chine*, par un LETTRÉ CHINOIS. — III. *Extrait de la Correspondance* (Congrès du libre exercice de la médecine). — IV. *Articles de journaux* sur le même sujet.

H. DURVILLE. — *Le Massage et le Magnétisme menacés par les médecins*. Le Procès Mouroux à Angers.

F. DE CHAMPVILLE. — *La Science psychique*, d'après l'œuvre de M. *Simonin*, avec 1 figure.

JOUNET. — *Principes généraux de Science psychique*.

— *La Doctrine catholique et le Corps psychique*.

PAPUS. — *L'Occultisme*.

— *Le Spiritisme*.

ROUXEL. — *La Liberté de la médecine*, Pratique médicale chez les anciens.

BIBLIOTHÈQUE DU MAGNÉTISME et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. *Catalogue des ouvrages de langue française*.

PORTRAITS
Photographies et Phototypies à 1 franc

ALLAN KARDEC, CAHAGNET, COLAVIDA, DELEUZE, H. DURVILLE, C. FLAMMARION, LUCIE GRANGE, VAN HELMONT, *le Zouave*, JACOB, LUYS, PAPUS, RICARD, ROSTAN, SALVERTE.

Le Professeur H. DURVILLE dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'ALLAN KARDEC. — *Divers Portraits rares*.

En Photogravure à 50 centimes

AGRIPPA, ALLAN KARDEC, APOLLONIUS DE THYANE, BERTRAND, BRAID, BUÉ, CAGLIOSTRO, CAHAGNET, CHARCOT, CHARPIGNON, W. CROOKES, DELANNE, DELEUZE, LÉON DENIS, DURAND (de GROS). DURVILLE *en 1901*. DURVILLE *en 1872, 1887, 1901, 1903*. ELIPHAS LÉVI, G. FABIUS, DE CHAMPVILLE, GREATRAKES, VAN HELMONT, KIRCHER, *l'abbé* JULIO, LAFONTAINE, LAVATER, LIÉBEAULT, LUYS, MESMER, MOUROUX, Dr MOUTIN, PAPUS, PARACELSE, PETETIN, DU POTET, le marquis de PUYSÉGUR, RICARD, DE ROCHAS, ROGER BACON, SAINT-YVES D'ALVEYDRE, SURVILLE, SWEDENBORG, TESTE.

Nota. — A la condition d'être demandés directement à la *Librairie initiatique*, 23, rue Saint-Merri, tous les *Ouvrages de propagande*, ainsi que les Portraits et Photogravures sont vendus avec les réductions suivantes :

Par 500	exemplaires,	assortis	ou non,	50 0/0	de remise:
100	—	—	—	40 0/0	—
50	—	—	—	33 0/0	—
25	—	—	—	25 0/0	—
10	—	—	—	10 0/0	—

H. DURVILLE. — *Physique magnétique*, avec portrait, signature autographe de l'Auteur, têtes de chapitres, vignettes spéciales et 56 figures dans le texte. 2 volumes reliés. . . . . 6 fr.

— *Théories et Procédés*, avec 8 portraits, têtes de chapitres, vignettes et 55 figures. 2 volumes reliés. . . . . 6 fr.

Paris. — Imp. E. Arrault et Cⁱᵉ, .., rue Notre-Dame-de-Lorette.